

MÉMOIRES
DU COMTE
DE COMMINGE.

NOUVELLE ÉDITION,
REVUE & corrigée par M. le
Chevalier de ***.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXIV.

40524.1
~~40527.6~~
1

Harvard College Library
Bowie Collection
Gift of
Mrs. E. D. Brandegee
Nov. 9, 1908.



MÉMOIRES

DU COMTE

DE COMMINGE.

JE n'ai d'autre dessein en écrivant les Mémoires de ma vie, que de rappeler les plus petites circonstances de mes malheurs, & de les graver encore, s'il est possible, plus profondément dans mon souvenir.

La Maison de Comminge, dont je fors, est une des plus illustres du Royaume. Mon bisaïeul qui avoit deux garçons, donna au cadet des terres considérables au préjudice de l'aîné, & lui fit prendre le nom de Marquis de Lusfan. L'amitié des deux freres n'en fut

point altérée; ils voulurent même que leurs enfans fussent élevés ensemble : mais cette éducation commune dont l'objet étoit de les unir, les rendit au contraire ennemis presque en naissant.

Mon pere qui étoit toujours surpassé dans ses exercices par le Marquis de Lussan, en conçut une jalousie qui devint bientôt de la haine; ils avoient souvent des disputes, & comme mon pere étoit toujours l'agresseur, c'étoit lui qu'on punissoit. Un jour qu'il s'en plaignoit à l'Intendant de notre Maison : je vous donnerai, lui dit cet homme, les moyens d'abaisser l'orgueil de M. de Lussan : tous les biens qu'il possède vous appartiennent par une substitution, & votre grand-pere n'a pû en disposer. Quand vous serez le maître, ajouta-t-il, il vous sera aisé de faire valoir vos droits.

Ce discours augmenta encore l'éloignement de mon pere pour son cousin, leurs disputes devenoient si vives, qu'on fut obligé de les séparer; ils passèrent

plusieurs années sans se voir, pendant lesquelles ils furent tous deux mariés. Le Marquis de Luffan n'eut qu'une fille de son mariage, & mon pere n'eut aussi que moi.

A peine fut-il en possession des biens de la Maison, par la mort de mon grand-pere, qu'il voulut faire usage des avis qu'on lui avoit donnés; il chercha tout ce qui pouvoit établir ses droits; il rejeta plusieurs propositions d'accommodement, il intenta un Procès qui n'alloit pas à moins qu'à dépouiller le Marquis de Luffan de tout son bien. Une malheureuse rencontre qu'ils eurent un jour à la chasse, acheva de les rendre irréconciliables. Mon pere toujours vif & plein de sa haine, lui dit des choses piquantes sur l'état où il prétendoit le réduire; le Marquis, quoique naturellement d'un caractère doux, ne put s'empêcher de répondre, ils mirent l'épée à la main. La fortune se déclara pour M. de Luffan, il désarma mon pere, & voulut l'obliger à demander la

vie : elle me seroit odieuse , si je te la devois , lui dit mon pere. Tu me la devras malgré toi , répondit M. de Luslan , en lui jettant son épée , & en s'éloignant.

Cette action de générosité ne toucha point mon pere , il sembla au contraire que sa haine étoit augmentée par la double victoire que son ennemi avoit remportée sur lui , aussi continua-t-il avec plus de vivacité que jamais les poursuites qu'il avoit commencées.

Les choses étoient en cet état quand je revins des voyages qu'on m'avoit fait faire après mes études.

Peu de jours après mon arrivée , l'Abbé de R... , parent de ma mere , donna avis à mon pere que les titres , d'où dépendoit le gain de son procès , étoient dans les archives de l'Abbaye de R... où une partie des papiers de notre Maison avoit été transportée pendant les guerres civiles.

Mon pere étoit prié de garder un grand secret , de venir lui-même chercher les papiers , ou d'envoyer une per-

sonne de confiance à qui on pût les remettre.

Sa santé qui étoit alors mauvaise, l'obligea à me charger de cette commission ; après m'en avoir exagéré l'importance : vous allez, me dit-il, travailler pour vous plus que pour moi, ces biens vous appartiendront, mais quand vous n'auriez nul intérêt, je vous crois assez bien né pour partager mon ressentiment, & pour m'aider à tirer vengeance des injures que j'ai reçues.

Je n'avois nulle raison de m'opposer à ce que mon pere desiroit de moi, aussi l'assurai-je de mon obéissance.

Après m'avoir donné toutes les instructions qu'il crut nécessaires, nous convinmes que je prendrois le nom de Marquis de Longaunois, pour ne donner aucun soupçon dans l'Abbaye où Madame de Luslan avoit plusieurs parens ; je partis, accompagné d'un vieux domestique de mon pere, & de mon valet de chambre. Je pris le chemin de l'Abbaye de R... mon voyage fut heu-

reux. Je trouvai dans les archives les titres qui établissoient incontestablement la substitution dans notre Maison, je l'écrivis à mon pere, & comme j'étois près de Bagnieres, je lui demandai la permission d'y aller passer le tems des eaux. L'heureux succès de mon voyage lui donna tant de joie qu'il y consentit.

J'y parus encore sous le nom de Marquis de Longaunois, il auroit fallu plus d'équipage que je n'en avois pour soutenir la vanité de celui de Comminge : je fus mené le lendemain de mon arrivée à la fontaine. Il regne dans ces lieux là une gaieté & une liberté qui dispense de tout le cérémonial; dès le premier jour je fus admis dans toutes les parties de plaisir; on me mena dîner chez le Marquis de la Vallette qui donnoit une fête aux Dames; il y en avoit déjà quelques-unes d'arrivées que j'avois vû à la fontaine, & à qui j'avois débité quelque galanterie, que je me croyois obligé de dire à toutes les femmes. J'étois près

d'une d'elles quand je vis entrer une femme bien faite, suivie d'une fille qui joignoit à la plus parfaite régularité des traits, l'éclat de la plus brillante jeunesse. Tant de charmes étoient encore relevés par son extrême modestie : je l'aimai dès ce premier moment, & ce moment a décidé de toute ma vie. L'enjouement que j'avois eu jusques-là disparut, je ne pûs plus faire autre chose que la suivre & la regarder. Elle s'en aperçut, & en rougit. On proposa la promenade, j'eus le plaisir de donner la main à cette aimable personne. Nous étions assez éloignés du reste de la compagnie pour que j'eusse pû lui parler ; mais moi qui quelques momens auparavant avois toujours eu les yeux attachés sur elle, à peine osai-je les lever quand je fus sans témoin ; j'avois dit jusques là à toutes les femmes, même plus que je ne sentoîs. Je ne scûs plus que me taire, aussi-tôt que je fus véritablement touché.

Nous rejoignîmes la compagnie sans

que nous eussions prononcé un seul mot, ni l'un ni l'autre; on ramena les Dames chez elles, & je revins m'enfermer chez moi. J'avois besoin d'être seul pour jouir de mon trouble & d'une certaine joie, qui, je crois, accompagne toujours le commencement de l'amour. Le mien m'avoit rendu si timide, que je n'avois osé demander le nom de celle que j'aimois; il me sembloit que ma curiosité alloit trahir le secret de mon cœur: mais que devins-je, quand on me nomma la fille du Comte de Lussan? Tout ce que j'avois à redouter de la haine de nos pères se présenta à mon esprit: mais de toutes les réflexions, la plus accablante, fut la crainte que l'on n'eût inspiré à Adélaïde, c'étoit le nom de cette belle fille, de l'aversion pour tout ce qui portoit le mien. Je me scus bon gré d'en avoir pris un autre; j'espérois qu'elle connoîtroit mon amour sans être prévenue contre moi; & que quand je lui serois connu moi-même, je lui inspirerois du moins de la pitié.

Je pris donc la résolution de cacher ma véritable condition , encore mieux que je n'avois fait , & de chercher tous les moyens de plaire , mais j'étois trop amoureux pour en employer d'autre que celui d'aimer ; je suivois Adélaïde par-tout : je souhaitois avec ardeur une occasion de lui parler en particulier , & quand cette occasion tant désirée s'offroit , je n'avois plus la force d'en profiter. La crainte de perdre mille petites libertés dont je jouissois , me retenoit , & ce que je craignois encore plus , c'étoit de déplaire.

Je vivois de cette sorte , quand nous promenant un soir avec toute la compagnie , Adélaïde laissa tomber en marchant un brasselet où tenoit son Portrait ; le Chevalier de S. Odon , qui lui donnoit la main , s'empressa de le ramasser , & après l'avoir regardé assez long-temps le mit dans sa poche ; elle le lui demanda d'abord avec douceur : mais comme il s'obstinoit à le garder , elle lui parla avec beaucoup de fier-

té ; c'étoit un homme d'une jolie figure, que quelque aventure de galanterie, ou il avoit réussi, avoit gâté. La fierté d'Adélaïde ne le déconcerta point : pourquoi, lui dit-il, Mademoiselle, voulez-vous m'oter un bien que je ne dois qu'à la fortune ? J'ose espérer, ajouta-t-il en s'approchant de son oreille, que quand mes sentimens vous seront connus, vous voudrez bien consentir au présent qu'elle vient de me faire. Et sans attendre la réponse que cette déclaration lui auroit sans doute attirée, il se retira.

Je n'étois pas alors auprès d'elle, je m'étois arrêté un peu plus loin avec la Marquise de la Valette ; quoique je ne la quittasse que le moins qu'il me fût possible, je ne manquois à aucune des attentions qu'exigeoit le respect infini que j'avois pour elle ; mais comme je l'entendis parler d'un ton plus animé qu'à l'ordinaire, je m'approchai ; elle contoit à sa mere avec beaucoup d'émotion ce qui venoit d'arriver. Madame

de Lussan en fut aussi offensée que sa fille ; je ne dis mot , je continuai même la promenade avec les Dames , & aussitôt que je les eus remises chez elles , je fis chercher le Chevalier. On le trouva chez lui , on lui dit de ma part que je l'attendois dans un endroit qui lui fut indiqué , il y vint : je suis persuadé , lui dis-je en l'abordant , que ce qui vient de se passer à la promenade , est une plaisanterie , vous êtes un trop galant homme pour vouloir garder le Portrait d'une femme malgré elle. Je ne sçai , me répliqua-t il , quel intérêt vous pouvez y prendre , mais je sçais bien que je ne souffre pas volontiers des conseils. J'espère , lui dis-je en mettant l'épée à la main , vous obliger de cette façon à recevoir les miens. Le Chevalier étoit brave ; nous nous battîmes quelque temps avec assez d'égalité ; mais il n'étoit pas animé comme moi , par le désir de rendre service à ce qu'il aimoit. Je m'abandonnai sans ménagement , il me blessa légèrement en

deux endroits , il eut à son tour deux grandes blessures , je l'obligeai de demander la vie , & de me rendre le Portrait. Après l'avoir aidé à se relever , & l'avoir conduit dans une maison qui étoit à deux pas de là , je me retirai chez moi , où après m'être fait panser , je me mis à considérer le Portrait , à le baiser mille & mille fois. Je sçavois peindre assez joliment ; il s'en falloit cependant beaucoup que je ne fusse habile : mais de quoi l'amour ne vient-il pas à bout ? J'entrepris de copier ce Portrait , j'y passai toute la nuit , & j'y réussis si bien , que j'avois peine moi-même à distinguer la copie de l'original. Cela me fit naître la pensée de substituer l'un à l'autre ; j'y trouvois l'avantage d'avoir celui qui avoit appartenu à Adelaïde , & de l'obliger , sans qu'elle le sçût , à me faire la faveur de porter mon ouvrage. Toutes ces choses sont considérables quand on aime , & mon cœur en sçavoit bien le prix.

Après

Après avoir ajusté le brasselet de façon que mon vol ne pût être découvert, j'allai le porter à Adelaïde. Madame de Luffan me dit sur cela mille choses obligantes. Adelaïde parla peu. Elle étoit embarrassée, mais je voyois à travers cet embarras la joie de m'être obligée, & cette joie m'en donnoit à moi-même une bien sensible. J'ai eu dans ma vie quelques-uns de ces momens délicieux ; & si mes malheurs n'avoient été que des malheurs ordinaires, je ne croirois pas les avoir trop achetés.

Cette petite aventure me mit tout-à-fait bien auprès de Madame de Luffan ; j'étois toujours chez elle : je voyois Adelaïde à toutes les heures, & quoi-que je ne lui parlasse point de mon amour, j'étois sûr qu'elle le connoissoit, & j'avois lieu de croire que je n'étois pas haï. Les cœurs aussi sensibles que les nôtres s'entendent bien vite : tout est expressif pour eux.

Il y avoit deux mois que je vivois

de cette sorte , quand je reçus une lettre de mon pere , qui m'ordonnoit de partir. Cet ordre fut un coup de foudre : j'avois été occupé tout entier du plaisir de voir & d'aimer Adelaïde. L'idée de m'en éloigner me fut toute nouvelle , la douleur de m'en séparer, les suites du procès qui étoit entre nos familles , se présentèrent à mon esprit , avec tout ce qu'elles avoient d'odieux. Je passai la nuit dans une agitation que je ne puis exprimer. Après avoir fait cent projets , qui se détruisoient l'un l'autre , il me vint tout d'un coup dans la tête de brûler les papiers que j'avois entre les mains , & qui établissoient nos droits sur les biens de la maison de Luffan. Je fus étonné que cette idée ne me fut pas venue plutôt. Je prévenois par-là le procès que je craignois tant. Mon pere qui y étoit très-engagé , pouvoit , pour les terminer , consentir à mon mariage avec Adelaïde ; mais quand cette espérance n'auroit point eu lieu , je ne pouvois consentir à donner des armes contre ce que

j'aimois. Je me reprochai même d'avoir gardé si long-temps quelque chose dont ma tendresse m'auroit dû faire faire le sacrifice beaucoup plutôt. Le tort que je faisois à mon pere ne m'arrêta pas ; ses biens m'étoient substitués , & j'avois eu une succession d'un frere de ma mere que je pouvois lui abandonner , & qui étoit plus considérable que ce que je lui faisois perdre.

En falloit-il davantage pour convaincre un homme amoureux ? je crus avoir droit de disposer de ces papiers , j'allai chercher la cassette qui les renfermoit : je n'ai jamais passé de moment plus doux , que celui où je les jettai au feu. Le plaisir de faire quelque chose pour ce que j'aimois , me ravissoit : si elle m'aime , disois je , elle saura quelque jour le sacrifice que je lui ai fait ; mais je le lui laisserai toujours ignorer , si je ne puis toucher son cœur. Que ferois-je d'une reconnoissance qu'on seroit fâché de me devoir ? Je veux qu'A-

Adélaïde m'aime, & je ne veux pas qu'elle me soit obligée.

J'avoue cependant que je me trouvais plus de hardiesse pour lui parler; la liberté que j'avois chez elle m'en fit naître l'occasion dès le même jour.

Je vais bientôt m'éloigner de vous, belle Adélaïde, lui dis-je, vous souviendrez-vous quelquefois d'un homme dont vous faites toute la destinée? Je n'eus pas la force de continuer; elle me parut interdite, je crus même voir de la douleur dans ses yeux; vous m'avez entendu, repris-je, de grace répondez-moi un mot. Que voulez-vous que je vous dise, me répondit-elle? je ne devrois pas vous entendre, & je ne dois pas vous répondre. A peine se donna-t-elle le temps de prononcer ce peu de paroles, elle me quitta aussi-tôt, & quoique je pusse faire dans le reste de la journée, il me fut impossible de lui parler, elle me fuyoit, elle avoit l'air embarrassé; que cet embarras avoit de charmes pour mon cœur! Je le respec-

rai , je ne la regardois qu'avec crainte , il me sembloit que ma hardiesse l'auroit fair repentir de ses bontés.

J'aurois gardé cette conduite si conforme à mon respect , & à la délicatesse de mes sentimens, si la nécessité où j'étois de partir ne m'avoit pressé de parler; je voulois, avant que de me séparer d'Adelaïde, lui apprendre mon véritable nom: Cet aveu me coûta encore plus que celui de mon amour. Vous me fuyez , lui dis-je ! Hé ! que ferez-vous quand vous saurez tous mes crimes , ou plutôt tous mes malheurs. Je vous ai abusé par un nom supposé : je ne suis point ce que vous me croyez : je suis le fils du Comte de Comminge. Vous êtes le fils du Comte de Comminge , s'écrie Adelaïde ? Quoi, vous êtes notre ennemi ! C'est vous , c'est votre pere , qui poursuivez la ruine du mien. Ne m'accablez point lui dis-je , d'un nom aussi odieux. Je suis un Amant prêt à tout sacrifier pour vous. Mon pere ne vous

fera jamais de mal , mon amour vous assure de lui.

Pourquoi , me répondit Adélaïde , m'avez vous trompée ? que ne vous montriez-vous sous votre véritable nom , il m'auroit averti de vous fuir ? Ne vous repentez pas de quelques bontés que vous avez eues pour moi , lui dis-je , en lui prenant la main , que j'en baignai malgré elle. Laissez-moi , me dit-elle , plus je vous vois & plus je rends inévitables les malheurs que je crains.

La douceur de ces paroles me pénétra d'une joie qui ne me montra que des espérances. Je me flattai que je rendrois mon pere favorable à ma passion ; j'étois si plein de mon sentiment qu'il me sembloit que tout devoit sentir & penser comme moi. Je parlai à Adélaïde de mes projets en homme sûr de réussir.

Je ne sçai pourquoi , me dit-elle ; mon cœur se refuse aux espérances que vous voulez me donner : Je n'envisage que des malheurs , & cependant

je trouve du plaisir à sentir ce que je sens pour vous : je vous ai laissé voir mes sentimens , je veux bien que vous les connoissiez ; mais souvenez-vous que je sçaurai , quand il le faudra , les sacrifier à mon devoir.

J'eus encore plusieurs conversations avec Adelaïde avant mon départ , j'y trouvois toujours de nouvelles raisons de m'applaudir de mon bonheur : le plaisir d'aimer & de connoître que j'étois aimé remplissoit tout mon cœur ; aucun soupçon , aucune crainte , pas même pour l'avenir , ne troubloit la douceur de nos entretiens : nous étions sûrs l'un de l'autre , parce que nous nous estimions , & cette certitude , bien loin de diminuer notre vivacité , y ajoutoit encore les charmes de la confiance. La seule chose qui inquiétoit Adelaïde , étoit la crainte de mon pere. Je mourrois de douleur , me disoit-elle , si je vous attirois la disgrâce de votre famille : je veux que vous m'aimiez , mais je veux sur-tout que vous soyez

heureux. Je partis enfin plein de la plus rendre, & de la plus vive passion qu'un cœur puisse ressentir; & tout occupé du dessein de rendre mon pere favorable à mon amour.

Cependant il étoit informé de tout ce qui s'étoit passé à Bagnieres. Le Domestique qu'il avoit mis près de moi, avoit des ordres secrets de veiller sur ma conduite : il n'avoit laissé ignorer ni mon amour, ni mon combat contre le Chevalier de S. Odon. Malheureusement le Chevalier étoit fils d'un ami de mon pere. Cette circonstance, & le danger où il étoit de sa blessure, tournoit encore contre moi. Le Domestique qui avoit rendu un compte si exact, m'avoit dit beaucoup plus heureux que je n'étois; il avoit peint Madame & Mademoiselle de Lussan remplies d'artifices, qui m'avoient connu pour le Comte de Comminge, & qui avoient eu dessein de me séduire.

Plein de ces idées, mon pere naturellement emporté, me traita à mon

retour avec beaucoup de rigueur, il me reprocha mon amour comme il m'auroit reproché le plus grand crime. Vous avez donc la lâcheté d'aimer mes ennemis, me dit-il, & sans respect pour ce que vous me devez, & pour ce que vous vous devez à vous-même, vous vous liez avec eux; que sçai-je même si vous n'avez point fait quelque projet plus odieux encore.

Oui, mon pere, lui dis-je en me jettant à ses pieds, je suis coupable, mais je le suis malgré moi: dans ce même moment où je vous demande pardon, je sens que rien ne peut arracher de mon cœur cet amour qui vous irrite; ayez pitié de moi, j'ose vous le dire, ayez pitié de vous: finissez une querelle qui trouble le repos de votre vie: l'inclination que la fille de Monsieur de Lussan & moi avons pris l'un pour l'autre, aussi-tôt que nous nous sommes vus, est peut-être un avertissement que le Ciel vous donne. Mon pere, je suis votre seul enfant,

voulez-vous me rendre malheureux ? & combien mes malheurs me seront-ils plus sensibles encore, quand ils seront votre ouvrage ! laissez-vous attendrir pour un fils qui ne vous offense que par une fatalité, dont il n'est pas le maître.

Mon pere qui m'avoit laissé à ses pieds, tant que j'avois parlé, me regarda long temps avec indignation. Je vous ai écouté, me dit-il enfin, avec une patience dont je suis moi-même étonné, & dont je ne me serois pas cru capable ; aussi c'est la seule grace que vous devez attendre de moi, il faut renoncer à votre folie, ou à la qualité de mon fils ; prenez votre parti sur cela, & commencez à me rendre les papiers dont vous êtes chargé, vous êtes indigne de ma confiance.

Si mon pere s'étoit laissé fléchir, la demande qu'il me faisoit, m'auroit embarrassé ; mais sa dureté me donna du courage. Ces papiers, lui dis-je, ne sont plus en ma puissance, je les ai

brûlés ; prenez pour vous dédommager les biens qui me sont déjà acquis. A peine eus-je le temps de prononcer ce peu de paroles, que mon pere furieux vint sur moi l'épée à la main ; il m'en auroit percé sans doute , car je ne faisois pas le plus petit effort pour l'éviter, si ma mere ne fût entrée dans le moment. Elle se jeta entre nous : que faites vous , lui dit-elle, songez-vous que c'est votre fils, & me poussant hors de la chambre, elle m'ordonna d'aller l'attendre dans la sienne.

Je l'attendis long temps, elle vint enfin. Ce ne fut plus des emportemens, & des fureurs que j'eus à combattre, ce fut une mere tendre qui entroit dans mes peines, qui me prioit avec des larmes d'avoir pitié de l'état où je la réduisois. Quoi ! mon fils, me disoit-elle, une Maîtresse, & une Maîtresse encore que vous ne connoissez que depuis quelques jours, peut l'emporter sur une mere ! Hélas ! si votre bonheur ne dépendoit que de moi, je

sacrifierois tout pour vous rendre heureux ; mais vous avez un pere qui veut être obéi , il est prêt à prendre les résolutions les plus violentes contre vous : Voulez-vous m'accabler de douleur ! Etouffez une passion qui nous rendra tous malheureux,

Je n'avois pas la force de lui répondre : je l'aimois tendrement ; mais l'amour étoit plus fort dans mon cœur. Je voudrois mourir , lui dis-je , plutôt que de vous déplaire , & je mourrois si vous n'aviez pitié de moi. Que voulez-vous que je fasse ? il m'est plus aisé de m'arracher la vie , que d'oublier Adelaïde : pourquoi trahirois-je les sermens que je lui-ai faits ? quoi ! je l'aurois engagée à me témoigner de la bonté , je pourrois me flatter d'en être aimé , & je l'abandonnerois ? non , ma mere , vous ne voulez pas que je sois le plus lâche des hommes.

Je lui contai alors tout ce qui s'étoit passé entre nous ; elle vous aimeroit , ajoutai-je , & vous l'aimeriez aussi ;
elle

elle a votre douceur , elle a votre franchise ; pourquoi voudriez-vous que je cessasse de l'aimer ? Mais , me dit-elle , que prétendez-vous faire ? votre pere veut vous marier , & veut en attendant que vous alliez à la campagne ; il faut absolument que vous paroissiez déterminé à lui obéir. Il compte vous faire partir demain avec un homme qui a sa confiance , l'absence fera peut-être plus sur vous que vous ne croyez ; en tout cas n'irritez pas encore M. de Comminge par votre résistance , demandez du temps. Je ferai de mon côté tout ce qui dépendra de moi , pour votre satisfaction. La haine de votre pere dure trop long-temps : quand sa vengeance auroit été légitime , il la pousseroit trop loin : mais vous avez eu un grand tort de brûler les papiers ; il est persuadé que c'est un sacrifice que Madame de Luffan a ordonné à sa fille d'exiger de vous. Ah ! m'écriai-je , est-il possible que l'on puisse faire cette injustice à Madame de Luffan ? Bien

loin d'avoir exigé que que chose , Adelaïde ignore ce que j'ai fait , & je suis bien sûr qu'elle auroit employé pour m'en empêcher , tout le pouvoir qu'elle a sur moi.

Nous prîmes ensuite des mesures , ma mère & moi , pour que je pusse recevoir de ses nouvelles. J'osai même la prier de m'en donner d'Adelaïde , qui devoit venir à Bordeaux. Elle eut la complaisance de me le promettre , en exigeant que si Adelaïde ne pensoit pas pour moi comme je le croyois , je me soumettrois à ce que mon pere souhaiteroit. Nous passâmes une partie de la nuit dans cette conversation , & dès que le jour parut , mon conducteur me vint avertir qu'il falloit monter à cheval.

La terre où je devois passer le temps de mon exil , étoit dans les montagnes , à quelques lieues de Bagnières , de sorte que je fis la même route que je venois de faire. Nous étions arrivés d'assez bonne heure le second jour de notre

marche dans un Village, où nous devions passer la nuit; en attendant l'heure du souper, je me promenois dans le grand chemin, quand je vis de loin un équipage qui alloit à toute bride, & qui versa très-lourdement à quelques pas de moi. Le battement de mon cœur m'annonça la part que je devois prendre à cet accident. Je volai à ce carrosse; deux hommes qui étoient descendus de cheval se joignirent à moi pour secourir ceux qui étoient dedans; on s'attend bien que c'étoit Adelaïde, & sa mere; c'étoit effectivement elles. Adelaïde étoit fort blessée au pied; il me sembla cependant que le plaisir de me revoir ne lui laissoit pas sentir son mal.

Que ce moment eut de charmes pour moi! Après tant de douleurs, après tant d'années, il est présent à mon souvenir: comme elle ne pouvoit pas marcher, je la pris entre mes bras, elle avoit les siens passés autour de mon col, & une de ses mains touchoit à ma

bouche ; j'étois dans un ravissement qui m'ôtoit presque la respiration. Adelaïde s'en aperçut , sa pudeur en fut alarmée ; elle fit un mouvement pour se dégager de mes bras. Hélas ! qu'elle connoissoit peu l'excès de mon amour, j'étois trop plein de mon bonheur pour penser qu'il y en eût quelqu'un au-delà.

Mettez-moi à terre , me dit-elle d'une voix basse & timide , je crois que je pourrai marcher : Quoi ! lui répondis-je , vous avez la cruauté de m'envier le seul bien que je goûterai peut-être jamais ? Je serrois tendrement Adelaïde , en prononçant ces paroles ; elle ne dit plus mot , & un faux pas que je fis l'obligea à reprendre sa première attitude.

Le Cabaret étoit si près , que j'y fus bientôt. Je la portai sur un lit , tandis qu'on mettoit sa mère , qui étoit beaucoup plus blessée qu'elle , dans un autre : pendant qu'on étoit occupé auprès de Madame de Lussan , j'eus le temps de conter à

Adelaïde une partie de ce qui s'étoit passé entre mon pere & moi. Je supprimai l'article des papiers brûlés dont elle n'avoit aucune connoissance. Je ne sçai même si j'eusse voulu qu'elle l'eût sçu. C'étoit en quelque façon lui imposer la nécessité de m'aimer, & je voulois devoir tout à son cœur. Je n'osai lui peindre mon pere, tel qu'il étoit. Adelaïde étoit vertueuse. Je sentoís que pour se livrer à son inclination, elle avoit besoin d'espérer que nous serions unis un jour; j'appuyai beaucoup sur la tendresse de ma mere pour moi, & sur ses favorables dispositions. Je priai Adelaïde de la voir: parlez à ma mere, me dit-elle, elle connoît vos sentimens; je lui ai fait l'aveu des miens; j'ai senti que son autorité m'étoit nécessaire pour me donner la force de les combattre s'il le faut, ou pour m'y livrer sans scrupule; elle cherchera tous les moyens pour amener mon pere à proposer encore un accommodement; nous avons des parens communs que nous ferons agir. La joie

que ces espérances donnoient à Adélaïde, me faisoit sentir encore plus vivement mon malheur : dites-moi, lui répondis-je, en lui prenant la main, que si nos peres sont inexorables, vous aurez quelque pitié pour un malheureux. Je ferai ce que je pourrai, me dit-elle, pour régler mes sentimens par mon devoir ; mais je sens que je serai très-malheureuse, si ce devoir est contre vous.

Ceux qui avoient été occupés à secourir Madame de Luffan, s'approchèrent alors de sa fille, & rompirent notre conversation. Je fus au lit de la mere qui me reçut avec bonté ; elle me promit de faire tous ses efforts pour réconcilier nos familles. Je sortis ensuite pour les laisser en liberté ; mon conducteur qui m'attendoit dans ma chambre, n'avoit pas daigné s'informer de ceux qui venoient d'arriver, ce qui me donna la liberté de voir encore un moment Adélaïde, avant que de partir. J'entrai dans sa chambre dans un état plus aisé à imaginer, qu'à représenter, je craignois de

la voir pour la dernière fois. Je m'approchai de la mère, ma douleur lui parla pour moi, bien mieux que je n'eusse pu faire; aussi en reçus-je encore plus de marques de bonté, que le soir précédent. Adélaïde étoit à un autre bout de la chambre, j'allai à elle d'un pas chancelant. Je vous quitte, ma chère Adélaïde: je répétai la même chose deux ou trois fois, mes larmes que je ne pouvois retenir lui dirent le reste; elle en répandit aussi: je vous montre toute ma sensibilité, me dit-elle, je ne m'en fais aucun reproche, ce que je sens dans mon cœur autorise ma franchise, & vous méritez bien que j'en aie pour vous: je ne sais quelle sera votre destinée, mes parens décideront de la mienne. Et pour quoi nous assujettir, lui répondis-je, à la tyrannie de nos pères, laissons-les se haïr puisqu'ils le veulent, & allons dans quelque coin du monde jouir de notre tendresse, & nous en faire un devoir? Que m'osez-vous proposer, me répondit-elle, voulez-vous me faire repentir

des sentimens que j'ai pour vous ? ma tendresse peut me rendre malheureuse , je vous l'ai dit ; mais elle ne me rendra jamais criminelle : adieu , ajouta-t-elle , en me tendant la main , c'est par notre constance & par notre vertu que nous devons tâcher de rendre notre fortune meilleure ; mais quoi qu'il nous arrive , promettons nous de ne rien faire qui puisse nous faire rougir l'un de l'autre. Je baisois , pendant qu'elle me parloit , la main qu'elle m'avoit tendu ; je la mouillois de mes larmes ; je ne suis capable , lui dis-je enfin , que de vous aimer , & de mourir de douleur.

J'avois le cœur si serré , que je pûs à peine prononcer ces dernières paroles. Je sortis de cette chambre , je montai à cheval , & j'arrivai au lieu où nous devions dîner , sans avoir fait autre chose que de pleurer ; mes larmes couloient , & j'y trouvois une espee de douceur ; quand le cœur est véritablement touché , il sent du plaisir à tout

ce qui lui prouve à lui-même sa propre sensibilité.

Le reste de notre voyage se passa comme le commencement , sans que j'eusse prononcé une seule parole. Nous arrivâmes le troisieme jour dans un Château bâti auprès des Pyrennées ; on voit à l'entour des pins , des cypres , des rochers escarpés & arides , & on n'entend que le bruit des torrens qui se précipitent entre les rochers. Cette demeure si sauvage me plaisoit , par cela même qu'elle ajoutoit encore à ma mélancholie ; je passois les journées entieres dans les bois , j'écrivois quand j'étois revenu , des lettres où j'exprimois tous mes sentimens. Cette occupation étoit mon unique plaisir ; je les lui donnerai un jour , disois-je , elle verra par-là , à quoi j'ai passé le temps de l'absence : J'en recevois quelquefois de ma mere , elle m'en écrivit une , qui me donnoit quelques espérances : hélas ! c'est le dernier moment de joie que j'ai ressenti ; elle me mandoit que tous nos parens travailloient

à raccommoder notre famille , & qu'il y avoit lieu de croire qu'ils y réussiroient.

Je fus ensuite six semaines sans recevoir de nouvelles : grand Dieu , de quelle longueur les jours étoient pour moi ! j'allois dès le matin , sur le chemin par où les Messagers pouvoient venir , je n'en revenois que le plus tard qu'il m'étoit possible , & toujours plus affligé , que je ne l'étois en partant ; enfin , je vis de loin un homme , qui venoit de mon côté , je ne doutai point qu'il ne vînt pour moi , & au lieu de cette impatience que j'avois quelques moments auparavant , je ne sentis plus que de la crainte ; je n'osois m'avancer , quelque chose me retenoit ; cette incertitude qui m'avoit semblé si cruelle me paroissoit dans ce moment un bien que je craignois de perdre.

Je ne me trompois pas : les lettres que je reçus par cet homme qui venoit effectivement pour moi , m'apprirent que mon pere n'avoit voulu enten-

dre à aucun accommodement, & pour mettre le comble à mon infortune, j'appris encore que mon mariage étoit arrêté avec une fille de la maison de Foix, que la noce devoit se faire dans le lieu où j'étois; que mon père viendrait lui-même dans peu de jours pour me préparer à ce qu'il désirait de moi.

On juge bien que je ne balançai pas un moment sur le parti que je devois prendre, j'attendis mon père avec assez de tranquillité, c'étoit même un adoucissement à ma malheureuse situation, d'avoir un sacrifice à faire à Adélaïde, j'étois sûr qu'elle m'étoit fidèle, je l'aimois trop pour en douter : le véritable amour est plein de confiance.

D'ailleurs ma mère qui avoit tant de raisons de me détacher d'elle, ne m'avoit jamais rien écrit qui pût me faire naître le moindre soupçon. Que cette constance d'Adélaïde ajoutoit de vivacité à ma passion ! Je me trouvois heureux quelquefois, que la dureté de mon père me donnât lieu de lui marquer combien

elle étoit aimée ; je passai les trois jours qui s'écoulerent jusqu'à l'arrivée de mon pere à m'occuper du nouveau sujet que j'allois donner à Adelaïde , d'être contente de moi ; cette idée malgré ma triste situation remplissoit mon cœur d'un sentiment qui approchoit presque de la joie.

L'entrevue de mon pere , & de moi , fut de ma part pleine de respect , mais de beaucoup de froideur ; & de la sienne de hauteur & de fierté. Je vous ai donné le temps , me dit-il , de vous repentir de vos folies , & je viens vous donner le moyen de me les faire oublier. Répondez par votre obéissance à cette marque de ma bonté , & préparez-vous à recevoir comme vous devez Monsieur le Comte de Foix , & Mademoiselle de Foix sa fille , que je vous ai destinée ; le mariage se fera ici , ils arriveront demain avec votre mere , & je ne les ai avancé que pour donner les ordres nécessaires. Je suis bien fâché , Monsieur , dis-je à mon pere , de ne pouvoir faire ce que
vous

vous souhaitez, mais je suis trop honnête homme pour épouser une personne que je ne puis aimer, je vous prie même de trouver bon que je parte d'ici tout-à-l'heure; Mademoiselle de Foix, quelque aimable qu'elle puisse être, ne me feroit pas changer de résolution, & l'affront que je lui fais en deviendroit plus sensible pour elle, si je l'avois vue. Non, tu ne la verras point, me répondit-il, avec fureur. Tu ne verras pas même le jour, je vais t'enfermer dans un cachot destiné pour ceux qui te ressembloit. Je jure qu'aucune puissance ne sera capable de t'en faire sortir, que tu ne sois rentré dans ton devoir, je te punirai de toutes les façons dont je puis te punir, je te priverai de mon bien; je l'assurerais à Mademoiselle de Foix, pour lui tenir autant que je le puis, les paroles que je lui ai données.

Je fus effectivement conduit dans le fond d'une tour; le lieu où l'on me mit ne recevoit qu'une foible lumière d'une petite fenêtre grillée qui donnoit dans

une des cours du Château : mon pere ordonna qu'on m'apportât à manger deux fois par jour, & qu'on ne me laissât parler à personne. Je passai dans cet état les premiers jours avec assez de tranquillité, & même avec une sorte de plaisir. Ce que je venois de faire pour Adélaïde m'occupoit tout entier, & ne me laissoit presque pas sentir les incommodités de ma prison ; mais quand ce sentiment fut moins vif, je me livrai à toute la douleur d'une absence qui pouvoit être éternelle ; mes réflexions ajoutoient encore à ma peine ; je craignois qu'Adélaïde ne fût forcée de prendre un engagement. Je la voyois entourée de rivaux empressés à lui plaire, je n'avois pour moi que mes malheurs ; il est vrai qu'auprès d'Adélaïde c'étoit tout avoir, aussi me reprochois-je le moindre doute, & lui en demandois-je pardon comme d'un crime. Ma mere me fit tenir une lettre, où elle m'exhortoit à me soumettre à mon pere, dont la colere devenoit tous les jours plus violente : elle

ajoutoit qu'elle en souffroit beaucoup elle-même, que les soins qu'elle s'étoit donnés pour parvenir à un accommodement, l'avoient fait soupçonner d'intelligence avec moi.

Je fus très-touché des chagrins que je caufois à ma mere, mais il me sembloit que ce que je souffrois moi-même, m'excusoit envers elle. Un jour que je rêvois comme à mon ordinaire, je fus retiré de ma rêverie par un petit bruit qui se fit à ma fenêtre : je vis tout de suite tomber un papier dans ma chambre; c'étoit une lettre, je la décachetai avec un saisissement qui me laissoit à peine la liberté de respirer : mais que devins-je après l'avoir lue ! Voici ce qu'elle contenoit.

» Les fureurs de M. de Comminge
 » m'out instruite de tout ce que je vous
 » dois ; je sçai ce que votre générosité
 » m'avoit laissé ignorer. Je sçais l'affreuse
 » situation où vous êtes, & je
 » n'ai pour vous en tirer, qu'un moyen
 » qui vous rendra peut-être plus mal-

» heureux ; mais je la serai aussi-bien
» que vous , & c'est-là ce qui me donne
» la force de faire ce qu'on exige de
» moi. On veut par mon engagement
» avec un autre , s'assurer que je ne
» pourrai être à vous : c'est à ce prix
» que M. de Comminge met votre liber-
» té ; il m'en coûtera peut-être la vie ,
» & sûrement tout mon repos. N'im-
» porte, j'y suis résolue. Vos malheurs ,
» votre prison , sont aujourd'hui tout
» ce que je vois. Je serai mariée dans
» peu de jours au marquis de Bena-
» vidés. Ce que je connois de son carac-
» tere m'annonce tout ce que j'aurai à
» souffrir : mais je vous dois du moins
» cette espece de fidélité de ne trouver
» que des peines dans l'engagement que je
» vais prendre. Vous , au contraire , tâ-
» chez d'être heureux : votre bonheur
» feroit ma consolation. Je sens que je
» ne devrois pas vous dire tout ce je vous
» dis ; si j'étois véritablement généreuse ,
» je vous laisserois ignorer la part que
» vous avez à mon mariage : je me lais-

» serois soupçonner d'inconstance ; j'en
 » avois formé le dessein. Je n'ai pu l'ex-
 » cuter ; j'ai besoin dans la triste situa-
 » tion où je suis de penser que, du
 » moins, mon souvenir ne vous sera pas
 » odieux. Hélas ! il ne me sera pas bien-
 » tôt permis de conserver le vôtre ; il
 » faudra vous oublier, il faudra du
 » moins y faire mes efforts. Voilà de
 » toutes mes peines celle que je sens le
 » plus ; vous les augmenterez encore ,
 » si vous n'évitez avec soin les occasions
 » de me voir & de me parler. Songez
 » que vous me devez cette marque d'es-
 » time, & songez combien cette estime
 » m'est chère, puisque de tous les sen-
 » timens que vous aviez pour moi, c'est
 » le seul qu'il me soit permis de vous
 » demander.

Je ne lus cette fatale lettre que jus-
 qu'à ces mots : « On veut par mon
 » engagement avec un autre s'assurer
 » que je ne pourrai être à vous. La dou-
 » leur dont ces paroles me pénétrèrent,
 ne me permit pas d'aller plus loin : Je

me laissai tomber sur un matelas qui composoit tout mon lit. J'y demeurai plusieurs heures sans aucun sentiment , & j'y serois peut-être mort, sans le secours de celui qui avoit soin de m'apporter à manger. S'il avoit été effrayé de l'état où il me trouvoit, il le fut bien davantage de l'excès de mon désespoir, dès que j'eus repris la connoissance. Cette lettre que j'avois toujours tenue pendant ma foiblesse, & que j'avois enfin achevé de lire, étoit baignée de mes larmes, & je disois des choses qui faisoient craindre pour ma raison.

Cet homme qui jusques-là avoit été inaccessible à la pitié, ne put alors se défendre d'en avoir ; il condamna le procédé de mon pere, il se reprocha d'avoir exécuté ses ordres, il m'en demanda pardon. Son repentir me fit naître la pensée de lui proposer de me laisser sortir seulement pour huit jours, lui promettant qu'au bout de ce temps-là, je viendrois me remettre entre ses mains. J'ajoutois tout ce que je crus

capable de le déterminer. Attendri par mon état, excité par son intérêt & par la crainte que je ne me vengeasse un jour des mauvais traitemens que j'avois reçus de lui, il consentit à ce que je voulois, avec la condition qu'il m'accompagneroit.

J'aurois voulu me mettre en chemin dans le moment, mais il fallut aller chercher des chevaux, & l'on m'annonça que nous ne pourrions en avoir que pour le lendemain. Mon dessein étoit d'aller trouver Adélaïde, de lui montrer tout mon désespoir, & de mourir à ses pieds, si elle persistoit dans ses résolutions : il falloit pour exécuter mon projet arriver avant son funeste mariage, & tous les momens que je différois me paroissoient des siècles. Cette lettre que j'avois lue & relue, je la lisois encore ; il sembloit qu'à force de la lire, j'y trouverois quelque chose de plus. J'examinai la date, je me flattois que le tems pouvoit avoir été prolongé : elle se fait un effort, disois-je ; elle saisira tous les

prétextes pour différer. Mais puis-je me flatter d'une si vaine espérance, repro-
nois-je ? Adélaïde se sacrifie pour ma
liberté, elle voudra en hâter le moment.
Hélas ! Comment a-t-elle pû croire que
la liberté sans elle fût un bien pour
moi ? Je retrouverai par-tout cette pri-
son dont elle veut me tirer. Elle n'a ja-
mais connu mon cœur : elle a jugé de
moi comme des autres hommes, voilà
ce qui me perd. Je suis encore plus mal-
heureux que je ne croyois, puisque je
n'ai pas même la consolation de penser
que du moins mon amour étoit connu.

Je passai la nuit entière à faire de pa-
reilles plaintes. Le jour parut enfin ; je
montai à cheval avec mon conducteur :
nous avons marché une journée sans
nous arrêter un moment, quand j'ap-
perçus ma mere dans le chemin qui ve-
noit de notre côté : elle me reconnut,
& après m'avoir montré sa surprise de
me trouver là, elle me fit monter dans
son carrosse. Je n'osois lui demander le
sujet de son voyage : je craignois tout

dans la situation où j'étois, & ma crainte n'étoit que trop bien fondée. Je venois, mon fils, me dit-elle, vous tirer moi-même de prison, votre pere y a consenti. Ah! m'écriai-je, Adélaïde est mariée. Ma mere ne me répondit que par son silence. Mon malheur qui étoit alors sans remede se présenta à moi dans toute son horreur : je tombai dans une espece de stupidité, & à force de douleur, il me sembloit que je n'en sentois aucune.

Cependant mon corps se ressentit bientôt de l'état de mon esprit. Le frisson me prit, que nous étions encore en carrosse, ma mere me fit mettre au lit : je fus deux jours sans parler, & sans vouloir prendre aucune nourriture ; la fièvre augmenta, & on commença le troisieme à désespérer de ma vie. Ma mere qui ne me quittoit point, étoit dans une affliction inconcevable ; ses larmes, ses prieres, & le nom d'Adélaïde qu'elle employoit me firent enfin résoudre à vivre. Après quinze jours de

la fièvre la plus violente, je commençai à être un peu mieux; la première chose que je fis, fut de chercher la lettre d'Adélaïde; ma mère qui me l'avoit ôtée me vit dans une si grande affliction qu'elle fut obligée de me la rendre: je la mis dans une bourse qui étoit sur mon cœur, où j'avois déjà mis son portrait: je l'en retirois pour la lire toutes les fois que j'étois seul.

Ma mère, dont le caractère étoit tendre, s'affligeoit avec moi; elle croyoit d'ailleurs qu'il falloit céder à ma tristesse, & laisser au tems le soin de me guérir.

Elle souffroit que je lui parlasse d'Adélaïde; elle m'en parloit quelquefois, & comme elle s'étoit apperçue que la seule chose qui me donnoit de la consolation, étoit l'idée d'être aimé; elle me conta qu'elle-même avoit déterminé Adélaïde à se marier. Je vous demande pardon, mon fils, me dit-elle, du mal que je vous ai fait, je ne croyois pas que vous y fussiez si sensible: votre prison

me faisoit tout craindre pour votre santé, & même pour votre vie. Je connoissois d'ailleurs l'humeur inflexible de votre père, qui ne vous rendroit jamais la liberté, tant qu'il craindrait que vous pussiez épouser Mademoiselle de Lussan : je me résolus de parler à cette généreuse fille, je lui fis part de mes craintes, elle les partagea, elle les sentit peut-être encore plus vivement que moi. Je la vis occupée à chercher les moyens de conclure promptement son mariage : il y avoit long-tems que son père, offensé des procédés de M. de Comminge, la pressoit de se marier : rien n'avoit pu l'y déterminer jusques-là. Sur qui tombera votre choix, lui demandai-je ? il ne m'importe, me répondit-elle, tout m'est égal, puisque je ne puis être à celui à qui mon cœur s'étoit destiné.

Deux jours après cette conversation, j'appris que le Marquis de Benavides avoit été préféré à ses concurrens ; tout le monde en fut étonné, & je le fus comme les autres.

Benavidés a une figure désagréable , qui le devient encore davantage par son peu d'esprit , & par l'extrême bizarterie de son humeur : j'en craignis les suites pour la pauvre Adélaïde , je la vis pour lui en parler dans la maison de la Comtesse de Gerlande , où je l'avois vue. Je me prépare , me dit-elle , à être très-malheureuse , mais il faut me marier ; & depuis que je sais que c'est le seul moyen de délivrer M. votre fils , je me reproche tous les momens que je diffère. Cependant ce mariage que je ne fais que pour lui , sera peut-être la plus sensible de ses peines ; j'ai voulu du moins lui prouver par mon choix , que son intérêt étoit le seul motif qui me déterminoit. Plaignez-moi , je suis digne de votre pitié , & je tâcherai de mériter votre estime par la façon dont je vais me conduire avec M. de Benavidés. Ma mere m'apprit encore qu'Adélaïde avoit sçu par mon pere même que j'avois brûlé nos titres , il le lui avoit reproché publiquement le jour qu'il avoit perdu son procès ;

procès ; elle m'a avoué, me disoit ma mere, que ce qui l'avoit le plus touchée, étoit la générosité que vous aviez eu de lui cacher ce que vous aviez fait pour elle. Nos journées se passoient dans de parçilles conversations, & quoique ma mélancolie fût extrême, elle avoit cependant je ne sais quelle douceur inséparable dans quelque état que l'on soit, de l'assurance d'être aimé.

Après quelques mois de séjour dans le lieu où nous étions, ma mere reçut ordre de mon pere de retourner auprès de lui ; il n'avoit presque pris aucune part à ma maladie, la maniere dont il m'avoit traité avoit éteint en lui tout sentiment pour moi. Ma mere me pressa de partir avec elle, mais je la priai de consentir que je restasse à la campagne, & elle se rendit à mes instances.

Je me retrouvai encore seul dans mes bois ; il me passa dès lors dans la tête d'aller habiter quelque solitude, & je l'aurois fait si je n'avois été retenu par l'amitié que j'avois pour ma mere ; il

me venoit toujours en pensée de tâcher de voir Adélaïde, mais la crainte de lui déplaire m'arrêtoit.

Après bien des irrésolutions, j'imaginai que je pourrois du moins tenter de la voir sans en être vû.

Ce dessein arrêté, je me déterminai d'envoyer à Bourdeaux, pour savoir où elle étoit, un homme qui étoit à moi depuis mon enfance, & qui m'étoit venu retrouver pendant ma maladie; il avoit été à Bagnieres avec moi, il connoissoit Adélaïde, il me dit même qu'il avoit des liaisons dans la maison de Benavidés.

Après lui avoir donné toutes les instructions dont je pus m'aviser, & les lui avoir répétées mille fois, je le fis partir: il apprit en arrivant à Bourdeaux que Benavidés n'y étoit plus; qu'il avoit emmené sa femme peu de tems après son mariage dans des Terres qu'il avoit en Biscaie. Mon homme qui se nommoit Saint-Laurent me l'écrivit, & me demanda mes ordres, je lui mandai d'al-

ler en Biscaie sans perdre un moment. Le desir de voir Adélaïde s'étoit tellement augmenté par l'espérance que j'en avois conçue, qu'il ne m'étoit plus possible d'y résister.

Saint-Laurent demeura près de six semaines à son voyage, il revint au bout de ce tems-là; il me conta qu'après beaucoup de peines & de tentatives inutiles, il avoit appris que Benavidés avoit besoin d'un Architecte, qu'il s'étoit fait présenter sous ce titre, & qu'à la faveur de quelque connoissance, qu'un de ses oncles qui exerçoit cette profession, lui avoit autrefois donnée, il s'étoit introduit dans la maison; je crois, ajouta-t-il, que Madame de Benavidés m'a reconnu, du moins me suis-je aperçu qu'elle a rougi la première fois qu'elle m'a vû: il me dit ensuite qu'elle menoit la vie du monde la plus triste & la plus retirée, que son mari ne la quittoit presque jamais, qu'on disoit dans la maison qu'il en étoit très-amoureux, quoiqu'il ne lui en donnât d'autre marque que

son extrême jalousie, qu'il la portoit si loin, que son frere n'avoit la liberté de voir Madame de Benavidés. que quand il étoit présent.

Je lui demandai qui étoit ce frere, il me répondit que c'étoit un jeune-homme, dont on disoit autant de bien que l'on disoit de mal de Benavidés, qu'il paroissoit fort attaché à sa belle-sœur : ce discours ne fit alors nulle impression sur moi ; la triste situation de Madame de Benavidés, & le desir de la voir m'occupoient tout entier. Saint-Laurent m'assura qu'il avoit pris toutes les mesures pour m'introduire chez Benavidés ; il a besoin d'un Peintre, me dit-il, pour peindre un appartement, je lui ai promis de lui en mener un, il faut que ce soit vous.

Il ne fut plus question que de régler notre départ ; j'écrivis à ma mere que j'allois passer quelque temps chez un de mes amis, & je pris avec Saint-Laurent le chemin de la Biscaie ; mes questions ne finissoient point sur Madame de Bénayi-

dés, j'eusse voulu sçavoir jusqu'aux moindres choses de ce qui la regardoit. Saint-Laurent n'étoit pas en état de me satisfaire, il ne l'avoit vue que très-peu. Elle passoit les journées dans sa chambre sans autre compagnie que celle d'un chien qu'elle aimoit beaucoup; cet article m'intéressa particulièrement. Ce chien venoit de moi : Jè me flattai que c'étoit pour cela qu'il étoit aimé; quand on est bien malheureux, on sent toutes ces petites choses qui échappent dans le bonheur. Le cœur dans le besoin qu'il a de consolation, n'en laisse perdre aucune.

Saint-Laurent me parla encore beaucoup de l'attachement du jeune Bénavidés pour sa belle sœur, il ajouta qu'il calmoit souvent les emportemens de son frere, & qu'on étoit persuadé que sans lui Adelaïde seroit encore plus malheureuse. Il m'exhorta aussi à me borner au plaisir de la voir, & à ne faire aucune tentative pour lui parler; je ne vous dis point, continua-t-il, que vous expo-

seriez votre vie, si vous étiez découvert; ce seroit un foible motif pour vous retenir, mais vous exposeriez la sienne. C'étoit un si grand bien pour moi de voir du moins Adelaïde, que j'étois persuadé de bonne foi que ce bien me suffiroit : aussi me promis-je à moi-même, & promis-je à Saint-Laurent encore plus de circonspection qu'il n'en exigeoit.

Nous arrivâmes après plusieurs jours de marche qui m'avoit paru plusieurs années; je fus présenté à Bénavidés qui me mit aussi-tôt à l'ouvrage. On me logea avec le prétendu Architecte, qui de son côté devoit conduire les ouvriers, il y avoit plusieurs jours que mon travail étoit commencé sans que j'eusse encore vû Madame de Bénavidés; je la vis enfin un soir passer sous les fenêtres de l'appartement où j'étois, pour aller à la promenade, elle n'avoit que son chien avec elle, elle étoit négligée, il y avoit dans sa démarche un air de langueur, il me sembloit que ses beaux

yeux se promenoient sur tous les objets, sans en regarder aucun. Mon Dieu, que cette vue me causa de trouble. Je restai appuyé sur la fenêtre, tant que dura la promenade. Adelaïde ne revint qu'à la nuit : je ne pouvois plus la distinguer quand elle repassa sous ma fenêtre ; mais mon cœur sçavoit que c'étoit elle.

Je la vis la seconde fois dans la Chapelle du Château. Je me plaçai de façon que je la pusse regarder pendant tout le temps qu'elle y fut sans être remarqué. Elle ne jeta point les yeux sur moi, j'en devois être bien aise, puisque j'étois sûr que si j'en étois reconnu, elle m'obligeroit à partir. Cependant je m'en affligeai, je sortis de cette Chapelle avec plus de trouble, & d'agitation que je n'y étois entré. Je ne formai pas encore le dessein de me faire connoître ; mais je sentoís que je n'aurois pas la force de résister à une occasion si elle se présentoit.

La vue du jeune Bénavidés me don-

noit aussi une espece d'inquiétude ; il venoit me voir travailler assez souvent ; il me traitoit , malgré la distance qui paroïssoit être entre lui & moi , avec une familiarité dont j'aurois dû être touché : je ne l'étois cependant point. Ses agrémens , & son mérite , que je ne pouvoit m'empêcher de voir , retenoient ma reconnoissance ; je craignois en lui un rival , j'appercevois dans toute sa personne une certaine tristesse passionnée qui ressembloit trop à la mienne , pour ne pas venir de la même cause , & ce qui acheva de me convaincre , c'est qu'après m'avoir fait plusieurs questions sur ma fortune : vous êtes amoureux , me dit-il ; la mélancolie où je m'apperçois que vous êtes plongé vient de quelques peines de cœur : dites-le moi ; si je puis quelque chose pour vous , je m'y emploierai avec plaisir : tous les malheureux en général ont droit à ma compassion , mais il y en a d'une sorte que je plains encore plus que les autres.

Je crois que je remerciai de très-mauvaise grace Dom Gabriel, (c'étoit son nom des offres qu'il me faisoit. Je n'eus cependant pas la force de lui nier que je fusse amoureux, mais je lui dis que ma fortune étoit telle, qu'il n'y avoit que le temps qui pût y apporter quelque changement. Puisque vous pouvez en attendre quelqu'un, me dit-il, je connois des gens encore plus à plaindre que vous.

Quand je fus seul, je fis mille réflexions sur la conversation que je venois d'avoir; je conclus que Dom Gabriel étoit amoureux, & qu'il l'étoit de sa belle-sœur: toutes ses démarches que j'examinois avec attention, me confirmèrent dans cette opinion. Je le voyois attaché à tous les pas d'Adelaïde, la regarder des mêmes yeux, dont je la regardois moi-même. Je n'étois cependant pas jaloux, mon estime pour Adelaïde éloignoit ce sentiment de mon cœur. Mais pouvois-je m'empêcher de craindre que la vue d'un homme aimable qui lui rendoit des

soins, même des services, ne lui fit sentir d'une manière encore plus fâcheuse pour moi, que mon amour ne lui avoit causé que des peines.

J'étois en cette disposition lorsque je vis entrer dans le lieu où je peignois, Adelaïde menée par Dom Gabriel : Je ne sçai, lui disoit-elle, pourquoi vous voulez que je voie les ajustemens qu'on fait à cet appartement. Vous sçavez que je ne suis pas sensible à ces choses-là. J'ose espérer, lui dis-je, Madame en la regardant, que si vous daignez jeter les yeux sur ce qui est ici, vous ne vous repentirez pas de votre complaisance. Adelaïde frappée de mon son de voix, me reconnut aussi-tôt ; elle baissa les yeux quelques instans, & sortit de la chambre sans me regarder, en disant que l'odeur de la peinture lui faisoit du mal.

Je restai confus, accablé de la plus vive douleur : Adelaïde n'avoit pas daigné même jeter un regard sur moi,

elle m'avoit refusé jusqu'aux marques de sa colere : que lui ai-je fait , disois-je ? Il est vrai que je suis venu ici contre ses ordres. Mais si elle m'aimoit encore , elle me pardonneroit un crime qui lui prouve l'excès de ma passion. Je conclusois ensuite que puisqu'Adélaïde ne m'aimoit plus , il falloit qu'elle aimât ailleurs ; cette pensée me donna une douleur si vive & si nouvelle , que je crus n'être malheureux que de ce moment. Saint-Laurent qui venoit de temps en temps me voir , entra & me trouva dans une agitation qui lui fit peur. Qu'avez-vous ? me dit-il , que vous est-il arrivé ? Je suis perdu , lui répondis-je , Adélaïde ne m'aime plus ; elle ne m'aime plus , répétai-je , est-il bien possible ? Hélas ! que j'avois tort de me plaindre de ma fortune avant ce cruel moment ; par combien de peines , par combien de tourmens ne racheterois-je pas ce bien que j'ai perdu , ce bien que je préférerois à tout , ce bien qui au milieu des plus grands malheurs remplissoit mon cœur d'une si douce joie.

Je fus encore long-tems à me plaindre sans que Saint-Laurent pût tirer de moi la cause de mes plaintes, il fut enfin ce qui m'étoit arrivé; je ne vois rien, dit-il, dans tout ce que vous me contez qui doive vous jeter dans le désespoir où vous êtes; Madame de Benavides est, sans doute, offensée de la démarche que vous avez fait de venir ici. Elle a voulu vous en punir, en vous marquant de l'indifférence; que savez-vous même si elle n'a point craint de se trahir, si elle vous eût regardé! Non, non, lui dis-je, on n'est point si maître de soi, quand on aime; le cœur agit seul dans un premier mouvement: il faut, ajoutai-je, que je la voie, il faut que je lui reproche son changement. Hélas! après ce qu'elle a fait, devoit-elle m'ôter la vie d'une manière si cruelle? que ne me laissoit-elle dans cette prison? j'y étois heureux; puisque je croyois être aimé.

Saint-Laurent qui craignoit que quelqu'un ne me vit dans l'état où j'étois, m'emmena

m'emmena dans la chambre où nous couchions; je passai la nuit entière à me tourmenter. Je n'avois pas un sentiment qui ne fût aussi-tôt détruit par un autre: je condamnois mes soupçons, je les reprenois, je me trouvois injuste de vouloir qu'Adélaïde conservât une tendresse qui la rendoit malheureuse. Je me reprochois dans ces momens de l'aimer plus pour moi que pour elle: si je n'en suis plus aimé, disois-je à Saint-Laurent, si elle en aime un autre, qu'importe que je meure; je veux tâcher de lui parler, mais ce sera seulement pour lui dire un dernier adieu. Elle n'entendra aucun reproche de ma part: ma douleur que je ne pourrai lui cacher, les lui fera pour moi.

Je m'affermis dans cette résolution; il fut conclu que je partirois aussi-tôt que je lui aurois parlé; nous en cherchâmes les moyens. Saint-Laurent me dit qu'il falloit prendre le tems que Dom Gabriel iroit à la chasse, où il alloit assez souvent, & celui où Benavidés seroit

occupé à ses affaires domestiques , auxquelles il travailloit certains jours de la semaine.

Il me fit promettre , que pour ne faire naître aucun soupçon , je travaillerois comme à mon ordinaire , & que je commencerois à annoncer mon départ prochain.

Je me remis donc à mon ouvrage , j'avois presque , sans m'en appercevoir , quelque espérance qu'Adélaïde viendrait encore dans ce lieu ; tous les bruits que j'entendois me donnoient une émotion que je pouvois à peine soutenir. Je fus dans cette situation plusieurs jours de suite ; il fallut enfin perdre l'espérance de voir Adélaïde de cette façon , & chercher un moment où je pusse la trouver seule.

Il vint enfin , ce moment : je montois comme à mon ordinaire pour aller à mon ouvrage ; quand je vis Adélaïde qui entroit dans son appartement ; je ne doutai pas qu'elle ne fût seule. Je savois que Dom Gabriel étoit sorti dès le ma-

tin, & j'avois entendu Benavidés dans une saile basse parler avec un de ses Fermiers.

J'entrai dans la chambre avec tant de précipitation qu'Adélaïde ne me vit que quand je fus près d'elle, elle voulut s'échapper aussi-tôt qu'elle m'aperçut; mais la retenant par sa robe : ne me fuyez pas, lui dis-je, Madame, laissez-moi jouir pour la dernière fois du bonheur de vous voir; cet instant passé, je ne vous importunerai plus, j'irai loin de vous mourir de douleur des maux que je vous ai causés, & de la perte de votre cœur. Je souhaite que Dom Gabriel plus fortuné que moi... Adélaïde, que la surprise & le trouble avoient jusques-là empêché de parler, m'arrêta à ces mots, & jettant un regard sur moi : 'quoi, me dit-elle, vous osez me faire des reproches : vous osez me soupçonner, vous...

Ce seul mot me précipita à ses pieds : non ma chere Adélaïde, lui dis-je, non, je n'ai aucun soupçon qui vous offense;

pardonnez un discours que mon cœur n'a point avoué : Je vous pardonne tout, me dit-elle, pourvû que vous partiez tout-à-l'heure, & que vous ne me voyiez jamais. Songez que c'est pour vous que je suis la plus malheureuse personne du monde ; voulez-vous faire croire que je suis la plus criminelle. Je ferai, lui dis-je, tout ce que vous m'ordonnerez, mais promettez-moi du moins que vous ne me haïrez pas.

Quoique Adélaïde m'eût dit plusieurs fois de me lever, j'étois resté à ses genoux, ceux qui aiment savent combien cette attitude a de charmes, j'y étois encore quand Benavidés ouvrit tout d'un coup la porte de la chambre : il ne me vit pas plutôt aux genoux de sa femme, que venant à elle l'épée à la main ; tu mouras, perfide, s'écria-t-il. Il l'auroit guée infailliblement, si je ne me fusse jetté au-devant d'elle : je tirai en même-tems mon épée ; je commencerai donc par toi ma vengeance, dit Benavidés, en me donnant un coup qui me blessa à

l'épaule. Je n'aimois pas assez la vie pour la défendre, mais je haïssois trop Benavidés pour la lui abandonner. D'ailleurs ce qu'il venoit d'entreprendre contre celle de sa femme ne me laissoit plus l'usage de la raison, j'allai sur lui, je lui portai un coup qui le fit tomber sans sentiment.

Les Domestiques que les cris de Madame de Benavidés avoient attirés, entrèrent dans ce moment, ils me virent retirer mon épée du corps de leur maître; plusieurs se jetterent sur moi, ils me désarmèrent sans que je fisse aucun effort pour me défendre: la vue de Madame de Benavidés qui étoit à terre fondant en larmes auprès de son mari, ne me laissoit de sentiment que pour ses douleurs. Je fus traîné dans une chambre, où je fus enfermé.

C'est-là que livré à moi-même, je vis l'abîme où j'avois plongé Madame de Benavidés. La mort de son mari, que je croyois alois tué à ses yeux, & tué par moi, ne pouvoit manquer de faire naî-

tre des soupçons contre elle. Quel reproche ne me fis-je point ? j'avois causé ses premiers malheurs, & je venois d'y mettre le comble par mon imprudence ; je me représentois l'état où je l'avois laissée. Tout le ressentiment dont elle devoit être animée contre moi, elle me devoit haïr, je l'avois mérité ; la seule espérance qui me resta, fut de n'être pas connu ; l'idée d'être pris pour un scélérat, qui dans toute autre occasion m'auroit fait frémir, ne m'étonna point. Adélaïde me rendroit justice, & Adélaïde étoit pour moi tout l'Univers.

Cette pensée me donna quelque tranquillité, qui étoit cependant troublée par l'impatience que j'avois d'être interrogé. Ma porte s'ouvrit au milieu de la nuit. Je fus surpris en voyant entrer Dom Gabriel. Rassurez-vous, me dit-il en s'approchant, je viens par ordre de Madame de Benavidés, elle a eu assez d'estime pour moi pour ne me rien cacher de ce qui vous regarde. Peut-être, ajouta-t-il avec un soupir qu'il ne put re-

tenir, auroit-elle pensé différemment, si elle m'avoit bien connu. N'importe, je répondrai à sa confiance : je vous sauverai, & je la sauverai si je puis. Vous ne me sauverez point, lui dis-je à mon tour, je dois justifier Madame de Benavidés, & je le ferai aux dépens de mille vies.

Je lui expliquai tout de suite mon projet de ne point me faire connoître. Ce projet pourroit avoir lieu, me répondit Dom Gabriel, si mon frere étoit mort, comme je vois que vous le croyez, mais sa blessure, quoique grande, peut n'être pas mortelle, & le premier signe de vie qu'il a donné, a été de faire renfermer Madame de Benavidés dans son appartement. Vous voyez par-là qu'il l'a soupçonnée, & que vous vous perdriez sans la sauver. Sortons, ajouta-t-il : je puis aujourd'hui pour vous, ce que je ne pourrai peut-être plus demain. Et que deviendra Madame de Benavidés, m'écriai-je ? Non, je ne puis me résoudre à me tirer d'un peril où je l'ai mise, & à

l'y laisser. Je vous ai déjà dit, me répondit Dom Gabriel, que votre présence ne peut que rendre sa condition plus fâcheuse. Hé bien! lui dis-je, je fuirai, puisqu'elle le veut, & que son intérêt le demande. J'espérois en sacrifiant ma vie, lui donner du moins quelque pitié: je ne méritois pas cette consolation. Je suis un malheureux, indigne de mourir pour elle. Protégez-la, dis-je à Dom Gabriel, vous êtes généreux, son innocence, son malheur, doivent vous toucher. Vous pouvez juger, me repliqua-t-il, par ce qui m'est échappé, que les intérêts de Madame de Benavidés me sont plus chers qu'il ne faudroit pour mon repos, je ferai tout pour elle. Hélas! ajouta-t-il, je me croirois payé si je pouvois encore penser qu'elle n'a rien aimé. Comment se peut-il que le bonheur d'avoir touché un cœur comme le sien ne vous ait pas su^{er}? Mais sortons, poursuivit-il, profitons de la nuit. Il me prit par la main, tourna une lanterne sourde, & me fit

traverser les cours du Château. J'étois si plein de rage contre moi-même, que par un sentiment de désespéré, j'aurois voulu être encore plus malheureux que je n'étois.

Dom Gabriel m'avoit conseillé en me quittant, d'aller dans un Couvent de Religieux, qui n'étoit qu'à un quart de lieue du Château : il faut, me dit-il, vous tenir caché dans cette Maison pendant quelques jours, pour vous dérober aux recherches que je serai moi-même obligé de faire : voilà une lettre pour un Religieux de la Maison, à qui vous pouvez vous confier. J'errai encore longtemps autour du Château, je ne pouvois me résoudre à m'en éloigner : mais le desir de savoir des nouvelles d'Adélaïde, me détermina enfin à prendre la route du Couvent.

J'y arrivai à la pointe du jour. Ce Religieux, après avoir lu la lettre de Dom Gabriel, m'emmena dans une chambre. Mon extrême abattement, & le sang qu'il apperçut sur mes ha-

bits , lui firent craindre que je ne fusse blessé. Il me le demandoit quand il me vit tomber en foiblesse ; un Domestique qu'il appella & lui , me mirent au lit. On fit venir le Chirurgien de la Maison pour visiter ma plaie , elle s'étoit extrêmement envenimée par le froid & par la fatigue que j'avois souffert.

Quand je fus seul avec le Pere à qui j'étois adressé , je le priai d'envoyer à une maison du village que je lui indiquai , pour s'informer de Saint-Laurent : j'avois jugé qu'il s'y seroit réfugié ; je ne m'étois pas trompé , il vint avec l'homme que j'avois envoyé. La douleur de ce pauvre garçon fut extrême quand il fut que j'étois blessé , il s'approcha de mon lit , pour s'informer de mes nouvelles. Si vous voulez me sauver la vie , lui dis-je , il faut m'apprendre dans quel état est Madame de Benavidés ; sachez ce qui se passe , ne perdez pas un moment pour m'en éclaircir , & songez que ce que je souffre est mille fois pire que la mort ;

Saint-Laurent me promit de faire ce que je souhairois, il sortit dans l'instant pour prendre les mesures nécessaires.

Cependant la fièvre me prit avec beaucoup de violence : ma plaie parut dangereuse, on fut obligé de me faire de grandes incisions ; mais les maux de l'esprit me laissoient à peine sentir ceux du corps. Madame de Benavidés, comme je l'avois vue en sortant de sa chambre fondant en larmes, couchée sur le plancher auprès de son mari que j'avois blessé, ne me sortoit pas un moment de l'esprit : je repassois les malheurs de sa vie, je me trouvois par-tout : son mariage, le choix de ce mari le plus jaloux, le plus bizarre de tous les hommes, s'étoit fait pour moi, & je venois de mettre le comble à tant d'infortunes, en exposant sa réputation. Je me rappellois ensuite la jalousie que je lui avois marquée : quoiqu'elle n'eût duré qu'un moment, quoiqu'un seul mot l'eût fait cesser, je ne pouvois me la pardonner. Adelaïde me devoit regarder comme in-

digne de ses bontés, elle devoit me haïr. Cette idée si douloureuse, si accablante, je la soutenois par la rage dont j'étois animé contre moi-même.

Saint-Laurent revint au bout de huit jours, il me dit que Benavidés étoit très-mal de sa blessure, que sa femme paroissoit inconsolable, que Dom Gabriel faisoit mine de nous faire chercher avec soin. Ces nouvelles n'étoient pas propres à me calmer : je ne sçavois ce que je devois désirer, tous les événemens étoient contre moi, je ne pouvois même souhaiter la mort : il me sembloit que je me devois à la justification de Madame de Benavidés.

Le religieux qui me servoit prit pitié de moi, il m'entendoit soupirer continuellement, il me trouvoit presque toujours le visage baigné de larmes. C'étoit un homme d'esprit, qui avoit été long-temps dans le monde, & que divers accidens avoient conduit dans le Cloître. Il ne chercha point à me consoler par ses discours, il me montra
seulement

seulement de la sensibilité pour mes peines : ce moyen lui réussit , il gagna peu à peu ma confiance , peut-être aussi ne la dut-il qu'au besoin que j'avois de parler & de me plaindre. Je m'attachois à lui à mesure que je lui contois mes malheurs , il me devint si nécessaire au bout de quelques jours , que je ne pouvois consentir à le perdre un moment. Je n'ai jamais vû dans personne plus de vraie bonté , je lui répétois mille fois les mêmes choses , il m'écoutoit , il entroit dans mes sentimens.

C'étoit par son moyen que je sçavois tout ce qui se passoit chez Benavidés ; sa blessure le mit long-temps dans un très-grand danger. Il guérit enfin. J'en appris la nouvelle par Dom Jérôme , c'étoit le nom de ce Religieux , il me dit ensuite que tout paroïssoit tranquille dans le Château , que Madame de Benavidés vivoit encore plus retirée qu'auparavant , que sa santé étoit très-languissante ; il ajouta qu'il falloit que je me

disposasse à m'éloigner aussi-tôt que je le pourrois , que mon séjour pouvoit être découvert & causer de nouvelles peines à Madame de Benavidés.

Il s'en falloit bien que je fusse en état de partir , j'avois toujours la fièvre , ma playe ne se refermoit point. J'étois dans cette maison depuis deux mois , quand je m'apperçus un jour que Dom Jérôme étoit triste & rêveur : il détournait les yeux , il n'osoit me regarder , il répondoit avec peine à mes questions , j'avois pris beaucoup d'amitié pour lui , d'ailleurs les malheureux sont plus sensibles que les autres. J'allois lui demander le sujet de sa mélancolie , lorsque Saint-Laurent , en entrant dans ma chambre me dit que Dom Gabriel étoit dans la maison , qu'il venoit de le rencontrer.

Dom Gabriel est ici , dis-je en regardant Dom Jérôme , & vous ne m'en dites rien ; pourquoi ce mystère ? vous me faite trembler ! que fait Madame de Benavidés ? par pitié , tirez-moi de là

cruelle incertitude où je suis. Je voudrois pouvoir vous y laisser toujours, me dit enfin Dom Jérôme en m'embrassant. Ah ! m'écriai-je, elle est morte, Benavidés l'a sacrifiée à sa fureur. Vous ne me répondez point ? Hélas ! je n'ai donc plus d'espérance. Non, ce n'est point Benavidés, reprenois-je, c'est moi qui lui ai plongé le poignard dans le sein, sans mon amour elle vivroit encore. Adelaïde est morte, je ne la verrai plus, je l'ai perdue pour jamais. Elle est morte, & je vis encore, que tardai-je à la suivre, que tardai-je à la venger ? Mais non, ce seroit me faire grace que de me donner la mort : ce seroit me séparer de moi-même, qui me fait horreur.

L'agitation violente dans laquelle j'étois fit rouvrir ma plaie, qui n'étoit pas encore bien fermée : je perdis tant de sang, que je tombai en foiblesse, elle fut si longue, que l'on me crut mort ; je revins enfin après plusieurs

heures. Dom Jérôme craignit que je n'entreprisse quelque chose contre ma vie, il chargea Saint-Laurent de me garder à vue. Mon désespoir prit alors une autre forme. Je restai dans un morne silence. Je ne répandois pas une larme. Ce fut dans ce tems que je pris le dessein d'aller dans quelque lieu où je pusse être en proie à toute ma douleur. J'imaginois presque un plaisir à me rendre encore plus misérable que je ne l'étois.

Je souhaitai de voir Dom Gabriel, parce que sa vue devoit encore augmenter ma peine; je priai Dom Jérôme de l'amener: ils vinrent ensemble dans ma chambre le lendemain. Dom Gabriel s'assit auprès de mon lit: nous restâmes tous deux assez long-tems sans nous parler, il me regardoit avec des yeux pleins de larmes: je rompis enfin le silence. Vous êtes bien généreux, Monsieur, de voir un misérable pour qui vous devez avoir tant de haine. Vous êtes trop malheureux, me ré-

pondit-il, pour que je puisse vous haïr ; je vous supplie , lui dis-je , de ne me laisser ignorer aucune circonstance de mon malheur ; l'éclaircissement que je vous demande préviendra peut-être des événemens que vous avez intérêt d'empêcher. J'augmenterai mes peines & les vôtres , me répondit-il , n'importe , il faut vous satisfaire , vous verrez du moins dans le récit que je vais vous faire que vous n'êtes pas seul à plaindre ; mais je suis obligé pour vous apprendre tout ce que vous voulez savoir , de vous dire un mot de ce qui me regarde.

Je n'avois jamais vû Madame de Benavidés quand elle devint ma belle-sœur ; mon frere , que des affaires considérables avoient attiré à Bourdeaux , en devint amoureux ; & quoique ces rivaux eussent autant de naissance & de bien , & lui fussent préférables par beaucoup d'autres endroits , je ne sais par quelle raison le choix de Madame de Benavidés fut pour lui. Peu de tems

après son mariage, il la mena dans ses Terres; c'est-là où je la vis pour la première fois; si sa beauté me donna de l'admiration, je fus encore plus enchanté des graces de son esprit, & de son extrême douceur, que mon frere mettoit tous les jours à de nouvelles épreuves. Cependant l'amour que j'avois alors pour une très-aimable personne dont j'étois tendrement aimé, me faisoit croire que j'étois à l'abri de tant de charmes; j'avois même dessein d'engager ma belle-sœur à me servir auprès de son mari, pour le faire consentir à mon mariage. Le pere de ma Maîtresse offensé des refus de mon frere, ne m'avoit donné qu'un tems très-court pour les faire cesser, & m'avoit déclaré, & à sa fille, que ce tems expiré il la marieroit à un autre.

L'amitié que Madame de Benavidés me témoignoit, me mit bientôt en état de lui demander son secours; j'allois souvent dans sa chambre, dans le dessein de lui en parler, & j'étois arrêté

par le plus léger obstacle. Cependant le tems qui m'avoit été prescrit s'écouloit ; j'avois reçu plusieurs lettres de ma maîtresse, qui me pressoit d'agir ; les réponses que je lui faisois ne la satisfirent pas, il s'y glissoit, sans que je m'en apperçusse, une froideur qui m'attira des plaintes, elles me parurent injustes, je lui en écrivis sur ce ton-là. Elle se crut abandonnée, & le dépit joint aux instances de son pere, la déterminèrent à se marier ; elle m'instruisit elle-même de son sort, sa lettre, quoique pleine de reproches étoit tendre ; elle finissoit en me priant de ne la voir jamais. Je l'avois beaucoup aimée, je croyois l'aimer encore, je ne pus apprendre sans une véritable douleur que je la perdois : je craignois qu'elle ne fût malheureuse, & je me reprochois d'en être la cause.

Toutes ces différentes pensées m'occupoient, j'y rêvois tristement en me promenant dans une allée de ce bois que vous connoissez, quand je fus abordé

par Madame de Benavidés : elle s'aperçut de ma tristesse , elle m'en demanda la cause avec amitié , une secrète répugnance me retenoit. Je ne pouvois me résoudre à lui dire que j'avois été amoureux ; mais le plaisir de pouvoir lui parler d'amour , quoique ce ne fût pas pour elle , l'emporta. Tous ces mouvemens se passoient dans mon cœur , sans que je les démêlasse. Je n'avois encore osé approfondir ce que je sentoís pour ma belle-sœur : je lui contai mon aventure , je lui montrai la lettre de Mademoiselle de N... Que ne m'avez-vous parlé plutôt , me dit-elle , peut-être aurois-je obtenu de Monsieur votre frere le consentement qu'il vous refusoit. Mon Dieu ! que je vous plains , & que je la plains : elle sera assurément malheureuse ! La pitié de Madame de Benavidés pour Mademoiselle de N... me fit craindre qu'elle ne prît de moi des idées défavantageuses ; & pour diminuer cette pitié , je me pressai de lui dire que le mari de Ma-

demoiselle de N... avoit du mérite, de la naissance, qu'il tenoit un rang considérable dans le monde, & qu'il y avoit apparence que sa fortune deviendrait encore plus considérable. Vous vous trompez, me répondit-elle, si vous croyez que tous ces avantages la rendent heureuse, rien ne peut remplacer la perte de ce qu'on aime; c'est une cruelle chose, ajouta-t-elle, quand il faut mettre toujours le devoir à la place de l'inclination. Elle soupira plusieurs fois pendant cette conversation, je m'aperçus même qu'elle avoit peine à retenir ses larmes.

Après m'avoir dit encore quelques mots, elle me quitta. Je n'eus pas la force de la suivre, je restai dans un trouble que je ne puis exprimer, je vis tout d'un coup, ce que je n'avois pas voulu voir jusques-là, que j'étois amoureux de ma belle-sœur, & je crus voir qu'elle avoit une passion dans le cœur: je me rappelai mille circonstances auxquelles je n'avois pas fait attention. Son

goût pour la solitude, son éloignement pour tous les amusemens dans un âge comme le sien. Son extrême mélancolie que j'avois attribuée au mauvais traitement de mon frere, me parut alors avoir une autre cause : que de réflexions douloureuses se présenterent en même-tems à mon esprit : je me trouvois amoureux d'une personne que je ne devois point aimer, & cette personne en aimoit un autre. Si elle n'aimoit rien, disois-je, mon amour, quoique sans espérance, ne seroit pas sans douceur, je pourrois prétendre à son amitié, elle m'auroit tenu lieu de tout ; mais cette amitié n'est plus rien pour moi, si elle a des sentimens plus vifs pour un autre. Je sentoisi que je devois faire tous mes efforts pour me guérir d'une passion contraire à mon repos, & que l'honneur ne me permettoit pas d'avoir. Je pris le dessein de m'éloigner, & je rentrai au Château pour dire à mon frere que j'étois obligé de partir : mais la vue de Madame de Benavidés arrêta

mes résolutions ; cependant pour me donner à moi-même un prétexte de rester près d'elle , je me persuadai que je lui étois utile pour arrêter les mauvaises humeurs de son mari.

Vous arrivâtes dans ce temps-là , je trouvai en vous un air , & des manieres qui démentoient la condition sous laquelle vous paroissiez. Je vous marquai de l'amitié , je voulus entrer dans votre confiance , mon dessein étoit de vous engager ensuite à peindre Madame de Benavidés ; car malgré toutes les illusions que mon amour me faisoit , j'étois toujours dans la résolution de m'éloigner , & je voulois en me séparant d'elle pour toujours , avoir du moins son portrait. La maniere dont vous répondites à mes avances , me fit voir , que je ne pouvois rien espérer de vous , & j'étois allé pour faire venir un autre Peintre le jour malheureux , où vous blessâtes mon frere. Jugez de ma surprise , quand à mon retour j'appris tout ce qui s'étoit passé ; mon frere qui étoit très-mal ,

gardoit un morne silence , & jettoit de tems en tems des regards terribles sur Madame de Benavidés. Il m'appella aussitôt qu'il me vit ; délivrez-moi , me dit-il , de la vue d'une femme qui m'a trahi : faites-la conduire dans son appartement , & donnez ordre qu'elle n'en puisse sortir. Je voulus dire quelque chose : mais M. de Benavidés m'interrompit au premier mot , faites ce que je souhaite , me dit-il , ou ne me voyez jamais.

Il fallut donc obéir , je m'approchai de ma belle-sœur , je la priai que je pusse lui parler dans sa chambre , elle avoit entendu les ordres que son mari m'avoit donnés ; allons , me dit-elle , en répandant un torrent de larmes , venez exécuter ce que l'on vous ordonne. Ces paroles qui avoient l'air de reproches , me pénétrèrent de douleur , je n'osai y répondre dans le lieu où nous étions ; mais elle ne fut pas plutôt dans sa chambre , que la regardant avec beaucoup de tristesse ; quoi ! lui dis-je, Madame,

dame , me confondez-vous avec votre persécuteur , moi , qui sens vos peines comme vous-même , moi , qui donnerois ma vie pour vous ? je frémis de le dire ; mais je crains pour la vôtre ; retirez-vous pour quelque tems dans un lieu sûr , je vous offre de vous y faire conduire. Je ne sais si M. de Benavidés en veut à mes jours , me répondit-elle , je fais seulement que mon devoir m'oblige à ne pas l'abandonner , & je le remplirai quoiqu'il m'en puisse coûter. Elle se tût quelques momens , & reprenant la parole : je vais , continua-t-elle , vous donner par une entière confiance , la plus grande marque d'estime que je puisse vous donner ; aussi-bien l'avou que j'ai à vous faire m'est-il nécessaire pour conserver la vôtre , allez retrouver votre frere , une plus longue conversation pourroit lui être suspecte , revenez ensuite le plutôt que vous pourrez.

Je sortis comme Madame de Benavidés le souhaitoit ; le Chirurgien avoit ordonné qu'on ne laissât entrer person-

ne dans la chambre de Monsieur de Benavidés ; je courus retrouver sa femme , agité de mille pensées différentes : je désirois de sçavoir ce qu'elle avoit à me dire , & je craignois de l'apprendre. Elle me conta comment elle vous avoit connu : l'amour que vous aviez pris pour elle le premier moment que vous l'aviez vue. Elle ne me dissimula point l'inclination que vous lui aviez inspiré.

Quoi ! m'écriai-je à cet endroit du récit de D. Gabriel , j'avois touché l'inclination de la plus parfaite personne du monde , & je l'ai perdue ? cette idée pénétra mon cœur d'un sentiment si tendre , que mes larmes qui avoient été retenues jusques-là par l'excès de mon désespoir , commencerent à couler.

Oui , continua Dom Gabriel , vous en étiez aimé : quel fond de tendresse je découvris pour vous dans son cœur malgré les malheurs , malgré la situation présente. Je sentoís qu'elle appuyoit

avec plaisir sur tout ce que vous aviez fait pour-elle, elle m'avoua qu'elle vous avoit reconnu en entrant dans la chambre où vous peigniez; qu'elle vous avoit écrit, pour vous ordonner de partir, & qu'elle n'avoit pu trouver une occasion de vous donner sa lettre. Elle me conta ensuite comment son mari vous avoit surpris dans le moment même, où vous lui disiez un éternel adieu; qu'il avoit voulu la tuer, & que c'étoit en la défendant que vous aviez blessé Monsieur de Benavidés. Sauvez ce malheureux, ajouta-t-elle, vous seule pouvez le dérober au sort qui l'attend; car je le connois, dans la crainte de m'exposer, il souffriroit les derniers supplices, plutôt que de déclarer ce qu'il est. Il est bien payé de ce qu'il souffre, lui dis-je, Madame, par la bonne opinion que vous avez de lui. Je vous ai découvert toute ma foiblesse, repliqua-t-elle, mais vous avez dû voir que si je n'ai pas été maîtresse de mes sentimens, je l'ai du

moins été de ma conduite , & que je n'ai fait aucune démarche , que le plus rigoureux devoir puisse condamner. Hélas ! Madame , lui dis-je , vous n'avez pas besoin de vous justifier , je sçais trop par moi-même qu'on ne dispose pas de son cœur comme on le voudroit ; je vais mettre tout en usage , ajoutai-je , pour vous obéir , & pour délivrer le Comte de Comminge : mais j'ose vous dire qu'il n'est peut-être pas le plus malheureux.

Je sortis en prononçant ces paroles sans oser jeter les yeux sur Madame de Benavidés , je fus m'enfermer dans ma chambre pour résoudre ce que j'avois à faire. Mon parti étoit pris de vous délivrer , mais je ne sçavois pas si je ne devois pas fuir moi-même. Ce que j'avois souffert , pendant le récit que je venois d'entendre , me faisoit connoître à quel point j'étois amoureux ; il falloit m'affranchir d'une passion si dangereuse pour ma vertu , mais il y avoit de la cruauté d'abandonner Mada-

me de Benavidés seule entre les mains d'un mari qui croyoit en avoir été trahi. Après bien des irrésolutions, je me déterminai à secourir madame de Benavidés, & à l'éviter avec soin; je ne pus lui rendre compte de votre évasion que le lendemain, elle me parut un peu plus tranquille; je crus cependant m'appercevoir que son affliction étoit encore augmentée, & je ne doutai pas que ce ne fût la connoissance que je lui avois donné de mes sentimens: je la quittai pour la délivrer de l'embarras que ma présence lui causoit.

Je fus plusieurs jours sans la voir. Le mal de mon frere qui augmentoit & qui faisoit tout craindre pour sa vie, m'obligea de lui faire une visite pour l'en avertir. Si j'avois perdu Monsieur de Benavidés, me dit-elle, par un événement ordinaire, sa perte m'auroit été moins sensible: mais la part que j'aurois à celui-ci, me la rendroit tout à-fait douloureuse. Je ne crains point

les mauvais traitemens qu'il peut me faire, je crains qu'il ne meure avec l'opinion que je lui ai manqué; s'il vit, j'espère qu'il connoîtra mon innocence, & qu'il me rendra son estime. Il faut aussi, lui dis-je, Madame, que je tâche de mériter la vôtre; je vous demande pardon des sentimens que je vous ai laissé voir: Je n'ai pu ni les empêcher de naître, ni vous les cacher. Je ne sçais même si je pourrai en triompher; mais je vous jure que je ne vous importunerai jamais; j'aurois même pris déjà le parti de m'éloigner de vous, si votre intérêt ne me retenoit ici: je vous avoue, me dit-elle, que vous m'avez sensiblement affligée. La fortune a voulu m'ôter jusqu'à la consolation que j'aurois trouvé dans votre amitié.

Les larmes qu'elle répandoit en me parlant, firent plus d'effet sur moi que toute ma raison; je fus honteux d'augmenter les malheurs d'une personne déjà si malheureuse: non, Madame,

lui dis-je , vous ne serez point privée de cette amitié dont vous avez la bonté de faire cas , & je me rendrai digne de la vôtre par le soin que j'aurai de vous faire oublier mon égarement.

Je me trouvois effectivement en la quittant plus tranquille que je n'avois été depuis que je la connoissois. Bien loin de la fuir , je voulus par les engagemens que je prendrois avec elle en la voyant , me donner à moi-même de nouvelles raisons de faire mon devoir. Ce moyen me réussit ; je m'accoutumois peu à peu à réduire mes sentimens à l'amitié ; je lui disois naturellement le progrès que je faisois , elle m'en remercioit comme d'un service que je lui aurois rendu ; & pour m'en récompenser elle me donnoit de nouvelles marques de sa confiance : mon cœur se révoltoit encore quelquefois ; mais la raison restoit la plus forte. Mon frere , après avoir été assez longtemps dans un très-grand danger , revint enfin , il ne voulut jamais accor-

der à sa femme la permission de le voir , qu'elle lui demanda plusieurs fois. Il n'étoit pas encore en état de quitter la chambre , que Madame de Benavidés tomba malade à son tour ; sa jeunesse la tira d'affaire , & j'eus lieu d'espérer que sa maladie avoit attendri son mari pour elle ; quoiqu'il se fût obstiné à ne la point voir , quelque instance qu'elle lui eût fait faire dans le plus fort de son mal , il demandoit de ses nouvelles avec quelque sorte d'empressement.

Elle commençoit à se mieux porter ; quand M. de Benavidés me fit appeller : j'ai une affaire importante , me dit-il , qui demanderoit ma présence à Sarra- gosse , ma santé ne me permet pas de faire ce voyage ; je vous prie d'y aller à ma place , j'ai ordonné que mes équipages fussent prêts , & vous m'obligerez de partir tout-à-l'heure. Il est mon aîné d'un grand nombre d'années ; j'ai toujours eu pour lui le respect que j'aurois eu pour mon pere , & il m'en a

tenu lieu ; je n'avois d'ailleurs aucune raison pour me dispenser de faire ce qu'il souhaitoit de moi : il fallut donc me résoudre à partir, mais je crus que cette marque de ma complaisance me mettoit en droit de lui parler sur Madame de Benavidés. Que ne lui dis-je point pour l'adoucir ! il me parut que je l'avois ébranlé. Je crus même le voir attendri. J'ai aimé Madante de Benavidés, me dit-il, de la passion du monde la plus forte ; elle n'est pas encore éteinte dans mon cœur, mais il faut que le tems & la conduite qu'elle aura à l'avenir, effacent le souvenir de ce que j'ai vû. Je n'osai contester ses sujets de plainte ; c'étoit le moyen de rappeler ses fureurs. Je lui demandai seulement la permission de dire à ma belle-sœur les espérances qu'il me donnoit, il me le permit. Cette pauvre femme reçut cette nouvelle avec une sorte de joie : je fais, me dit-elle, que je ne puis être heureuse avec M. de Benavidés, mais j'aurai du moins la conso-

lation d'être où mon devoir veut que je sois.

Je la quittai après l'avoir encore assurée des bonnes dispositions de mon frere. Un des principaux Domestiques de la maison à qui je me confiois , fut chargé de ma part d'être attentif à tout ce qui pourroit la regarder , & de m'en instruire. Après ces précautions que je crus suffisantes , je pris la route de Saragosse. Il y avoit près de quinze jours que j'y étois arrivé , que je n'avois eu aucune nouvelle. Ce long silence commençoit à m'inquiéter quand je reçus une lettre de ce Domestique , qui m'apprenoit que trois jours après mon départ , M. de Benavidés l'avoit mis dehors , & tous ses camarades , & qu'il n'avoit gardé qu'un homme qu'il me nomma , & la femme de cet homme.

Je frémis en lisant sa lettre , & sans m'embarrasser des affaires dont j'étois chargé , je pris sur le champ la poste.

J'étois à trois journées d'ici , quand je reçus la fatale nouvelle de la mort de

Madame de Benavidés ; mon frere qui me l'écrit lui-même m'en paroît si affligé, que je ne saurois croire qu'il y ait eu part : il me mande que l'amour qu'il avoit pour sa femme l'avoit emporté sur sa colere ; qu'il étoit prêt de lui pardonner, quand la mort la lui avoit ravie ; qu'elle étoit retombée peu après mon départ, & qu'une fièvre violente l'avoit emportée le cinquieme jour : j'ai sçu depuis que je suis ici, où je suis venu chercher quelque consolation auprès de Dom Jerôme, qu'il est plongé dans la plus affreuse mélancolie, il ne veut voir personne, il m'a même fait prier de ne pas aller si-tôt chez lui.

Je n'ai aucune peine à lui obéir, continua Dom Gabriel, les lieux où j'ai vû la malheureuse Madame de Benavidés, & où je ne la verrois plus, ajouteroient encore à ma douleur ; il semble que sa mort ait réveillé mes premiers sentimens, & je ne fais si l'amour n'a pas autant de part à mes larmes que l'amitié : j'ai résolu de passer en Hongrie,

où j'espère trouver la mort dans les périls de la guerre, ou retrouver le repos que j'ai perdu.

Dom Gabriel cessa de parler, je ne pus lui répondre, ma voix étoit étouffée par mes soupirs & par mes larmes, il en répandoit aussi bien que moi, il me quitta enfin sans que j'eusse pû lui dire une parole. Dom Jérôme l'accompagna, & je restai seul : ce que je venois d'entendre augmentoit l'impatience que j'avois de me trouver dans un lieu où rien ne me dérobat à ma douleur ; le desir d'exécuter ce projet hâta ma guérison : après avoir languï si longtemps, mes forces commencèrent à revenir ; ma blessure se ferma, & je me vis en état de partir en peu de tems : les adieux de Dom Jérôme & de moi furent de sa part remplis de beaucoup de témoignages d'amitié ; j'aurois voulu y répondre, mais j'avois perdu ma chère Adélaïde, & je n'avois de sentimens que pour la pleurer. Je cachai mon dessein, de peur qu'on ne cherchât à y mettre obstacle

obstacle : j'écrivis à ma mere par Saint-Laurent , à qui j'avois fait croire que j'attendrois la réponse dans le lieu où j'étois. Cette lettre contenoit un détail de tout ce qui m'étoit arrivé , je finissois en lui demandant pardon de m'éloigner d'elle : j'ajoutois que j'avois cru devoir lui épargner la vue d'un malheureux qui n'attendoit que la mort ; enfin je la priois de ne faire aucune perquisition pour découvrir ma retraite , & je lui recommandoïs Saint-Laurent.

Je lui donnai , quand il partit , tout ce que j'avois d'argent ; je ne gardai que ce qui m'étoit nécessaire pour faire mon voyage ; la lettre de Madame de Benavides , & son portrait que j'avois toujours sur mon cœur étoient le seul bien que je m'étois réservé : je partis le lendemain du départ de Saint-Laurent. Je vins sans presque m'arrêter à l'Abbaye de la T... je demandai l'habit en arrivant ; le Pere Abbé m'obligea de passer par les épreuves. On me demanda , quand elles furent finies , si la mauvaise

nourriture , & les austérités ne me paroissent pas au-dessus de mes forces : ma douleur m'occupoit si entièrement , que je ne m'étois pas même aperçu du changement de nourriture , & de ces austérités dont on me parloit.

Mon insensibilité à cet égard fut prise pour une marque de zele , & je fus reçu : l'assurance que j'avois par-là , que mes larmes ne seroient point troublées , & que je passerois ma vie entiere dans cet exercice , me donna quelque espece de consolation : l'affreuse solitude , le silence qui régnoit toujours dans cette maison , la tristesse de tous ceux qui m'environnoient , me laissoient tout entier à cette douleur qui m'étoit devenue si chere , qui me tenoit presque lieu de ce que j'avois perdu. Je remplissois les exercices du Cloître , parce que tout m'étoit également indifférent ; j'allois tous les jours dans quelque endroit écarté des bois ; là , je relisois cette lettre , je regardois le portrait de ma chere Adélaïde , je baignois de mes larmes

l'un & l'autre, & je revenois le cœur encore plus plein de tristesse.

Il y avoit trois années que je menois cette vie, sans que mes peines eussent eu le moindre adoucissement, quand je fus appelé par le son de la cloche pour assister à la mort d'un Religieux; il étoit déjà couché sur la cendre, & on alloit lui administrer le dernier Sacrement, lorsqu'il demanda au Pere Abbé la permission de parler.

Ce que j'ai à dire, mon Pere, ajouta-t-il, animera d'une nouvelle ferveur ceux qui m'écoutent, pour celui, qui par des voies si extraordinaires m'a tiré du profond abîme où j'étois plongé, pour me conduire dans le port du salut.

Il continua ainsi :

Je suis indigne de ce nom de Frere dont ces saints Religieux m'ont honoré : vous voyez en moi une malheureuse pécheresse qu'un amour profane a conduit dans ces saints lieux. J'aimois & j'étois aimée d'un jeune homme d'une condition égale à la mienne la haine

de nos peres mit obstacle à notre mariage. Je fus même obligée pour l'intérêt de mon amant d'en épouser un autre. Je cherchai jusques dans le choix de mon mari à lui donner des preuves de mon fol amour : celui qui ne pouvoit m'inspirer que de la haine , fut préféré , parce qu'il ne pouvoit lui donner de jalousie. Dieu a permis qu'un mariage contracté par des vues si criminelles , ait été pour moi une source de malheurs. Mon mari & mon amant se blessèrent à mes yeux ; le chagrin que j'en conçus me rendit malade , je n'étois pas encore rétablie, quand mon mari m'enferma dans une tour de sa maison , & me fit passet pour morte ; je fus deux ans en ce lieu , sans autre consolation que celle que tâchoit de me donner celui qui étoit chargé de m'apporter ma nourriture ; mon mari, non content des maux qu'il me faisoit souffrir , avoit encore la cruauté d'insulter à ma misere : mais que dis-je , ô mon Dieu ! J'ose appeller cruauté l'instrument dont vous vous

serviez pour me punir. Tant d'afflictions ne me firent point ouvrir les yeux sur mes égaremens : bien loin de pleurer mes péchés , je ne pleurois que mon amant. La mort de mon mari me mit enfin en liberté ; le même Domestique , seul instruit de ma destinée , vint m'ouvrir ma prison , & m'apprit que j'avois passé pour morte dès l'instant qu'on m'avoit enfermée : la crainte des discours que mon aventure feroit tenir de moi , me fit penser à la retraite , & pour achever de m'y déterminer , j'appris qu'on ne savoit aucune nouvelle de la seule personne qui pouvoit me retenir dans le monde : je pris un habit d'homme pour sortir avec plus de facilité du Château. Le Couvent que j'avois choisi , & où j'avois été élevée , n'étoit qu'à quelques lieues d'ici : j'étois en chemin pour m'y rendre , quand un mouvement inconnu m'obligea d'entrer dans cette Eglise : à peine y étois-je , que je distinguai parmi ceux qui chantoient les louanges du Seigneur , une voix trop accoutumée

à aller jusqu'à mon cœur : je crus être séduite par la force de mon imagination, je m'approchai, & malgré le changement que le tems & les austérités avoient apporté sur son visage, je reconnus ce séducteur si cher à mon souvenir. Que devins-je, grand Dieu ! à cette vue, de quel trouble ne fus-je point agitée ! loin de bénir le Seigneur de l'avoir mis dans la voie sainte, je blasphemai contre lui de me l'avoir ôté. Vous ne punîtes pas mes murmures impies, ô mon Dieu ! & vous vous servîtes de ma propre misère pour m'attirer à vous. Je ne pus m'éloigner d'un lieu qui renfermoit ce que j'aimois ; & pour ne m'en plus séparer, après avoir congédié mon conducteur, je me présentai à vous, mon Pere ; vous fûtes trompé par l'empressement que je montrais pour être admis dans votre maison, vous m'y reçûtes. Quelle étoit la disposition que j'apportoïs à vos saints exercices ? un cœur plein de passion, tout occupé de ce qu'il aimoit : Dieu

qui vouloit en m'abandonnant à moi-même , me donner de plus en plus des raisons de m'humilier un jour devant lui , permettoit sans doute ces douceurs empoisonnées , que je goûtois à respirer le même air , à être dans le même lieu. Je m'attachois à tous les pas , je l'aidois dans son travail autant que mes forces pouvoient me le permettre , & je me trouvois dans ces momens payée de tout ce que je souffrois. Mon égarement n'alla pourtant pas jusqu'à me faire connoître : mais quel fut le motif qui m'arrêta ? la crainte de troubler le repos de celui qui m'avoit fait perdre le mien : sans cette crainte , j'aurois peut-être tout tenté pour arracher à Dieu une ame que je croyois qui étoit toute à lui.

Il y a deux mois que pour obéir à la règle du saint fondateur , qui a voulu par l'idée continuelle de la mort sanctifier la vie de ses Religieux , il leur fut ordonné à tous de se creuser chacun leur tombeau. Je suivois comme

à l'ordinaire celui à qui j'étois liée par des chaînes si honteuses : la vue de ce tombeau , l'ardeur avec laquelle il le creusoit , me pénétrèrent d'une affliction si vive , qu'il fallut m'éloigner pour laisser couler des larmes qui pouvoient me trahir : il me sembloit depuis ce moment que j'allois le perdre , cette idée ne m'abandonnoit plus , mon attachement en prit encore de nouvelles forces , je le suivois par tout , & si j'étois quelques heures sans le voir , je croyois que je ne le reverrois plus.

Voici le moment heureux que Dieu avoit préparé pour m'attirer à lui ; nous allions dans la forêt couper du bois pour l'usage de la Maison , quand je m'aperçus que mon compagnon m'avoit quitté ; mon inquiétude m'obligea à le chercher. Après avoir parcouru plusieurs routes du bois , je le vis dans un endroit écarté , occupé à regarder quelque chose qu'il avoit tiré de son sein. Sa rêverie étoit si profonde , que j'allai à lui , &

j'eus le temps de considérer ce qu'il tenoit, sans qu'il m'apperçût : quel fut mon étonnement quand je reconnus mon portrait ! Je vis alors que bien loin de jouir de ce repos, que j'avois tant craint de troubler, il étoit comme moi la malheureuse victime d'une passion criminelle ; je vis Dieu irrité appesantir sa main toute puissante sur lui ; je crus que cet amour que je portois jusqu'aux pieds des autels, avoit attiré la vengeance céleste sur celui qui en étoit l'objet : pleine de cette pensée je vins me prosterner aux pieds de ces mêmes autels, je vins demander à Dieu ma conversion, pour obtenir celle de mon amant. Oui, mon Dieu, c'étoit pour lui que je vous priois, c'étoit pour lui que je versois des larmes, c'étoit son intérêt qui m'amenoit à vous. Vous eûtes pitié de ma foiblesse, ma priere toute insuffisante, toute profane qu'elle étoit encore, ne fut pas rejetée, votre grace se fit sentir à mon cœur. Je goûtai

dès ce moment la paix d'une ame qui est avec vous, & qui ne cherche que vous. Vous voulûtes encore me purifier par des souffrances, je tombai malade, peu de jours après. Si le compagnon de mes égaremens gémit encore sous le poids du péché, qu'il jette les yeux sur moi, qu'il considere ce qu'il a si follement aimé, qu'il pense à ce moment redoutable où je touche, & où il touchera bientôt; à ce jour où Dieu fera taire sa miséricorde pour n'écouter que sa justice. Mais je sens que le temps de mon dernier sacrifice s'approche, j'implore le secours des prières de ces saints Religieux, je leur demande pardon du scandale que je leur ai donné, & je me reconnois indigne de partager leur sepulture.

Le son de voix d'Adelaïde si présent à mon souvenir, me l'avoit fait reconnoître dès le premier mot qu'elle avoit prononcé. Quelle expression pourroit représenter ce qui se passoit alors dans mon cœur ! Tout ce que l'amour le plus

tendre , tout ce que la pitié , tout ce que le desespoir peuvent faire sentir , je l'éprouvai dans ce moment.

J'étois prosterné comme les autres Religieux. Tant qu'elle avoit parlé , la crainte de perdre une de ses paroles , avoit retenu mes cris ; mais quand je compris qu'elle avoit expiré , j'en fis de si douloureux , que les Religieux vinrent à moi , & me releverent. Je me démêlai de leurs bras , je courus me jeter à genoux auprès du corps d'Adelaïde , je lui prenois les mains que j'arrosais de mes larmes. Je vous ai donc perdue une seconde fois , ma chere Adelaïde , m'écriai-je , & je vous ai perdue pour toujours. Quoi ! vous avez été si long - temps auprès de moi , & mon cœur ingrat ne vous a pas reconnue ; nous ne nous séparerons du moins jamais ; la mort moins barbare que mon pere , ajoutai-je , en la serrant entre mes bras , va nous unir malgré lui.

La véritable pitié n'est point cruelle ; le Pere Abbé attendri de ce spectacle ,

tâcha, par les exhortations les plus tendre & les plus chrétiennes, de me faire abandonner ce corps, que je tenois étroitement embrassé. Il fut enfin obligé d'y employer la force ; on m'entraîna dans une cellule, où le pere Abbé me suivit, il passa la nuit avec moi, sans pouvoir rien gagner sur mon esprit. Mon désespoir sembloit s'accroître par les consolations qu'on vouloit me donner. Rendez-moi, lui disois-je, Adélaïde, pour quoi m'en avez-vous séparé ? Non, je ne puis plus vivre dans cette maison où je l'ai perdue, où elle a souffert tant de maux ; par pitié, ajoutai-je, en me jettant à ses pieds, permettez-moi d'en sortir ; que feriez-vous d'un misérable dont le désespoir troubleroit votre repos ? Souffrez que j'aille dans l'Hermitage attendre la mort ; ma chere Adélaïde obtiendra de Dieu que ma pénitence soit salutaire ; & vous, mon Pere, je vous demande cette dernière grace, promettez-moi que le même tombeau unira nos cendres. Je vous promettrai

à

à mon tour de ne rien faire pour hâter ce moment, qui peut seul mettre fin à mes maux. Le Pere Abbé par compassion, & peut-être encore plus pour ôter de la vue de ses Religieux un objet de scandale, m'accorda ma demande, & consentit à ce que je voulus. Je partis dès l'instant pour ce lieu ; j'y suis depuis plusieurs années, n'ayant d'autre occupation que celle de pleurer ce que j'ai perdu.

F I N.

à mon tour de ne rien faire pour passer
ce moment, qui peut seul meure fin à
mes maux. Le Père Abbé par compas-
sion, & peut-être encore plus pour ôter
de la vue de ses Religieux un objet de
scandale, m'accorda ma demande, &
consentit à ce que je voulais. Je partis
des l'instant pour ce lieu : j'y suis de-
puis plusieurs années, n'ayant d'autre
occupation que celle de pleurer ce que
j'ai perdu.

F. I. M.

○
TACHIMAS,

PRINCE

DE PERSE.

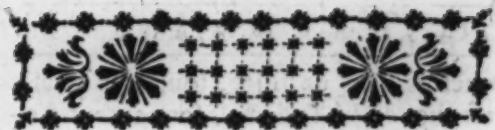
NOUVELLE HISTORIQUE

ET TRAGIQUE.

~~SAINTOIR~~
LE LECTEUR nous saura gré
d'avoir ajouté cette bagatelle à
l'Histoire de Comminge. Nous ne
doutons pas qu'elle ne lui fasse
plaisir.

NOUVELLE HISTOIRE

ET TRAGIQUE.



TACHMAS,

PRINCE

DE PERSE.

NOUVELLE HISTORIQUE

ET TRAGIQUE.

LE Sophy Chabas, qui fut empoisonné, sans qu'on ait jamais pû découvrir la cause ni les auteurs de sa mort, laissa deux fils, dont l'aîné, nommé Seliman, remplit aussi-tôt la place de son pere, & regne encore aujourd'hui.

Il étoit bien juste que le Ciel donnât à ce Prince toutes les vertus qui peuvent former un grand Roi, puisqu'il le destinoit au premier trône de l'Asie; mais il devoit faire naître Tachmas son frere avec moins de perfection. Quel-

quelquefois dans un sujet, toutes les qualités dignes du diadème, sont autant d'alarmes pour le Souverain, & d'ennemis secrets contre celui qui les possède. Il est difficile de savoir, si Tachmas étoit plus avantageusement partagé du côté du corps, que du côté de l'esprit; mais on peut dire que ces deux parties si différentes, lui attiroient également l'admiration de tout le monde.

Il avoit la taille noble & dégagée, le port majestueux, la démarche grave sans affectation, les traits du visage hardis, les yeux vifs & mêlés de fierté & de douceur tout ensemble, la parole libre & assurée, & toutes les manières d'agir naturelles. Son esprit étoit vaste & brillant, mais il avoit autant de justesse que de feu; il développoit les matières les plus embarrassées, il avoit ce qu'on appelle de la belle science: il entendoit la politique la plus consommée; son goût étoit fin & délicat en toutes choses, son discernement judiciaire, & sa prudence éclairée. Il avoit

une ame digne de son sang, une humeur guerrière, & qui fuyoit l'oisiveté, un courage élevé, & tous les sentimens soumis aux intérêts de sa gloire; il ne se laissoit point éblouir de l'éclat des grandeurs, il étoit autant modéré dans la jouissance des plaisirs, que constant dans les traverses. Il avoit de la pitié pour les misérables, & de la bonté pour le peuple; & ce qui acheva de le perdre, c'est qu'il avoit un cœur tendre & capable d'aimer. Le Roi son frere le regardoit sans cesse avec des yeux de jalousie; mais il lui falloit un prétexte & une occasion qui servît d'ombre à sa haine.

La Perse jouissoit d'une paix profonde, & cette douce tranquillité laissoit dans la Cour la liberté d'y goûter les plaisirs les plus innocens de l'amour.

Entre toutes les beautés qui y composoient son Empire, Négare tenoit le premier rang. Cette Princesse, aussi-bien que Tachmas, faisoit revivre dans Isphaham la politesse & la belle galanterie des anciens Persans.

Elle étoit du sang illustre des Sophys, mais c'étoit la moindre de ses qualités, & elle avoit reçu de la nature cent autres perfections beaucoup plus recommandables que sa naissance. Outre la beauté qu'elle possédoit dans un suprême degré, on voyoit régner dans son visage, dans sa parole & dans toutes ses actions un je ne sais quel charme dont on ne pouvoit se défendre. Son esprit donnoit un tour & une grace particulière à tout ce qu'elle disoit : elle entroit juste dans les sentimens de tout le monde ; & ce qui faisoit rechercher sa conversation avec empressement, c'est qu'elle penchoit plutôt vers la gaieté, que vers un trop grand sérieux. Son ame étoit grande, elle avoit un empire souverain sur tous ses desirs, si nous en exceptons ceux qui furent la cause de son malheur : elle crut long-tems que l'ambition étoit sa passion dominante ; mais elle reconnut par une cruelle expérience, qu'elle s'étoit trompée, & que quelqu'autre chose

de plus puissant avoit toujours tenu la première place dans son cœur.

Nous sommes si inégaux dans nos affections, & tellement dissemblables à nous-mêmes, qu'un seul objet fait souvent sur nous des impressions toutes différentes, selon la diversité des tems, & les dispositions de notre ame.

Négare parut long-tems à la Cour sans que Tachmas sentît pour elle autre chose que de l'estime; il avoit beau être tous les jours exposé à sa vue & à son entretien, tous les charmes de la Princesse ne tiroient point de son cœur d'autre tribut que la complaisance & le respect qu'il devoit à son sexe & à son mérite. Mais enfin l'instant fatal arriva que l'amour se voulut soumettre ce Prince, pour l'abandonner ensuite aux persécutions de la fortune, qui en fit sa victime. Ce fut un jour lorsqu'il entretenoit la Princesse en particulier dans l'appartement de Bégone, mere du Sophy, où elle avoit été élevée, & où elle étoit presque toujours. Tachmas trouva dans

les yeux de Négare un feu plus vif qu'à l'ordinaire , plus de graces dans les paroles , & de nouvelles lumieres dans son esprit ; il ressentit des émotions secretes , qu'il n'avoit point connues jusques-là ; & son cœur fit remarquer son trouble dans l'altération de son visage. Ses regards devinrent passionnés , les discours égarés & interrompus par des soupirs ; & il ne faut point s'étonner si la conversation fut plus brillante ce jour-là , puisqu'il n'étoit déjà plus à soi. Il quitta Négare presque tout interdit : ce changement inopiné le surprit d'autant plus , qu'il avoit toujours joui d'une grande tranquillité. Mais quand il envisagea avec des yeux d'Amant l'objet de sa passion , qu'il se représenta cette image flatteuse & confuse de beautés , de vertus & de perfections , il trouva son engagement plus doux que son indifférence. Il résolut de se déclarer à la Princesse à la premiere vue ; & en effet dès le lendemain l'ayant trouvée dans une chambre avec une esclave de Bégone ,

qui se retira par respect, il ouvrit plusieurs fois la bouche pour lui parler de sa passion ; mais une certaine timidité secrète ferma toujours le passage à sa voix ; & tout ce qu'il put faire, ce fut de laisser dire à ses yeux une partie des sentimens de son cœur.

Quand il fut retourné chez lui, il condamna sa crainte ; & comme il ne prévoyoit aucune raison qui pût empêcher la Princesse de l'écouter favorablement, il prit une ferme résolution de s'expliquer au plutôt. Il l'alla donc voir un jour après, & se rencontrant seul avec elle, il lui parla de cette sorte : « Je viens, Madame, vous confesser un crime dont j'espère que vous m'accorderez facilement le pardon, c'est d'avoir vécu long-tems sans vous aimer. Mais ce que j'ai senti pour vous depuis nos deux derniers entretiens, est si fort & si au-dessus de ce que sentent tous les autres Amans, que l'exès de mon amour doit réparer le tems de mon indifférence. Je ne vous offre

» point de sceptre ni de couronne ; je
 » n'ai point d'autre Empire à vous don-
 » ner, que celui de mon cœur. Si une
 » passion toujours également ardente,
 » & qui ne s'attachera jamais à aucun
 » autre objet, quelque liberté que m'en
 » donnent le sang & les loix, si une
 » complaisance toujours égale, si enfin
 » une foi inviolable vous peuvent satis-
 » faire, je suis prêt de vous la jurer so-
 » lemnellement aux pieds des Autels ».

Quand Tachmas n'auroit pas pro-
 noncé ces paroles avec beaucoup d'ac-
 tion, le langage éloquent de ses yeux
 & de ses soupirs eût été seul capable
 de persuader.

C'est un triomphe si doux pour une
 femme, de voir l'orgueil d'un Prince
 humilié à ses pieds, & de désarmer,
 par sa beauté, un courage inébranla-
 ble parmi tous les périls de la guerre,
 qu'il n'y a point de vertu si austère qui
 ne se relâche, quand il est question de
 conserver un pareil captif.

Quoique Négare tiroit sa naissance
 du

du sang des Sophys, elle étoit d'un rang beaucoup inférieur à celui de Tachmas; elle fut trop agréablement surprise du discours de ce Prince, pour lui en cacher sa joie. Elle ne se contenta pas de recevoir ses offres de la plus obligeante manière du monde, elle lui assura qu'elle avoit toujours nourri pour lui une secrète tendresse; qu'il y auroit long-tems qu'elle lui auroit fait connoître, si la bienfaisance le lui avoit permis, & qu'elle fermeroit volontiers les yeux à toutes les Couronnes de la terre, pour les ouvrir aux vertus du Prince. Négare crut en ce moment que son cœur désavouoit ses paroles, & que c'étoit seulement le desir de se voir bientôt, sinon la Reine, du moins la première sujette de Perse, qui la portoit à cette déclaration; mais elle ignoroit elle-même ses sentimens, puisque sa bouche en fut alors l'interprète fidele. Ce discours fut secondé d'un regard flatteur, & où l'Amour paroissoit avec tout ce qu'il a d'appas.

Nous avons tous une pente naturelle

à croire ce que nous souhaitons ardemment ; & cet aveugle penchant n'est jamais si fort que dans le cœur d'un Amant. Une seule parole un peu favorable auroit suffi pour persuader Tachmas de l'amour de Négare ; de sorte qu'il s'abandonna à tous les mouvemens de la joie, que peuvent exciter dans une âme l'idée & l'assurance d'un bonheur prochain.

Pour en hâter les momens, il dit à la Princesse en la quittant, qu'il alloit charger Allagolikan de parler de cette affaire au Roi son frere : c'est avec cette précipitation que ce Prince infortuné court à sa perte, lorsqu'il croit s'élever au comble de la félicité.

Allagolikan étoit un homme qui possédoit entièrement Seliman : quoique la puissance des Ministres chez les Persans soit extrêmement limitée, & que pour affoiblir leur autorité, les Rois repandaient le maniment de leurs affaires sur plusieurs personnes, ce favori avoit surpris les affections du jeune Sophy avec

tant d'adresse, il s'étoit insinué dans son
 esprit par un zèle si passionné, & une
 soumission si flatteuse, qu'il étoit comme
 la seule règle de toutes ses volontés :
 aussi le Ciel l'avoit-il fait naître avec
 toutes les qualités nécessaires à un bon
 Courtisan. Il étoit extrêmement dissi-
 mulé ; & son cœur ne s'accordoit pres-
 que jamais avec ses paroles. Il avoit
 une complaisance servile pour toutes
 les actions de son Prince, & il en souf-
 froit patiemment toutes sortes de mépris
 & d'indignités ; mais il étoit insolent
 avec toutes les autres personnes : il
 étoit sans foi, & gardoit rarement ses
 promesses. Il sacrifioit volontiers l'in-
 nocence à la perfidie, & tenoit la vertu
 pour le plus grand de tous les crimes,
 quand elle seroit d'obstacle à ses des-
 seins ; il avoit pour but d'écarter de
 la Cour toutes les personnes que leur
 esprit ou leur mérite pouvoit rendre
 recommandables ; parce qu'il tenoit pour
 maxime infallible, que deux favoris,

non plus que deux Rois , ne peuvent subsister dans un même lieu.

Encore que la naissance de Tachmas semblât le mettre au-dessus de la jalousie , Allagolikan goûtoit une joie extrême de reconnoître que le Sophy n'avoit pour son frere que de sinistres intentions ; & il employoit tous ses efforts pour l'entretenir dans ses mauvais sentimens : mais il y avoit encore une raison particuliere qui rendoit Allagolikan ennemi juré du Prince.

Cet impérieux Ministre lui ayant un jour parlé insolemment , Tachmas s'en plaignit au Sophy Chabas son pere , qui le fit aussi-tôt enfermer dans une étroite prison , d'où il ne sortit qu'à l'avénement de Seliman à l'Empire.

Tachmas , qui naturellement étoit bon & généreux , alloit souvent rendre visite à Allagolikan , & lui témoigner le regret qu'il avoit d'avoir porté le différend qu'ils avoient eu ensemble , jusqu'aux oreilles de son pere , qu'on ne

pouvoit fléchir en sa faveur. Après la mort de Chabas, il ne se contenta pas de lui faire paroître la joie qu'il ressentoit de sa liberté, mais il l'honora même d'une particulière affection.

Allagolikan répondoit à toutes les caresses du Prince avec les plus belles apparences du monde : mais comme suivant l'inclination de la plupart des Persans, il étoit irréconciliable dans ses inimitiés, il conserva toujours dans son cœur contre lui une haine immortelle ; & c'est en quoi on peut blâmer Tachmas, d'avoir manqué de prudence en cette rencontre, & de ne s'être pas souvenu de cette maxime, que les ennemis reconciliés nous doivent être toujours suspects.

Ce méchant Ministre ayant eu ordre de parler au Roi du dessein qu'avoit Tachmas d'épouser Négare, ne reçut cette commission, que pour perdre ce malheureux Prince ; & pour cet effet, il se servit d'une trahison artificieuse. Il chercha l'occasion de trouver le So-

phy dans une humeur gaie & conforme à son dessein.

Après l'avoir abordé avec son respect & sa complaisance ordinaires, il fit tomber adroitement l'entretien sur l'amour ; & dit au Roi qu'il s'étonnoit de ce que, parmi les divers attachemens qu'il avoit fait paroître pour plusieurs beautés de sa Cour, il n'en avoit point marqué pour Négare. Il lui représenta que cette Princesse soutenoit l'éclat de son sang par tant de rares qualités, qu'elle méritoit autre chose que de l'indifférence ; qu'on n'avoit point encore vû briller tant de vertus, ni tant d'esprit dans un si beau corps ; qu'il sembloit que la fortune qui refusoit de mettre une Couronne sur sa tête, réservât à ses yeux l'empire de tous les cœurs ; qu'il n'y en avoit point qu'elle n'enlevât par sa douceur & par sa bonté naturelle ; & qu'enfin c'étoit le plus digne objet de sa tendresse.

Allagolikan loua Négare avec tant de chaleur, que Seliman se sentit frappé

d'une curiosité de la revoir attentivement, & d'avoir même avec elle une conversation particuliere. Il promit à son favori de suivre son conseil, & de tenter la sensibilité de son cœur lorsqu'il parleroit à la Princesse.

Quelque tems après, Bégone, mere du Roi, qui s'étoit reconciliée depuis peu avec lui, après quelque différend qu'ils avoient eu ensemble, entra dans sa chambre pour le voir, elle étoit accompagnée de Négare, comme de la premiere personne de sa Cour, & qui ne l'abandonnoit presque jamais. Quand Bégone fut sur le point de prendre congé du Roi, il fit connoître par un signal à Négare, qu'il souhaitoit lui parler en secret. Il la fit entrer dans un cabinet, où pour lui mieux cacher son dessein, il l'entretint sur une matiere tout-à-fait éloignée de celle qui l'avoit obligé de l'arrêter; il lui demanda, comme elle étoit dépositaire de toutes les pensées de Bégone, si elle croyoit que son ressentiment contre lui fût entièrement

éteint, & s'il pouvoit se fier à ses caresses apparentes.

Soit que Seliman fût déjà préoccupé par le discours de son Favori ; soit que ce fût un pur effet des appas de la Princesse, qu'il n'avoit considérée jusques-là qu'imparfaitement : outre l'agréable surprise que lui causa sa beauté, toutes ses réponses lui semblerent si justes & si pleines d'esprit, qu'il en demeura charmé, & il se fêut mauvais gré de ne l'avoir pas aimé plutôt. Il la quitta toutefois sans lui en rien témoigner, & pour ne pas déroger à l'orgueil du Diadème, il voulut que ce fût quelqu'autre personne qui lui portât les offres de son cœur.

Un Eunuque par son ordre alla trouver Négare, à qui il expliqua l'amour que le Roi avoit conçu pour elle. Il lui dit que la passion de ce Prince étoit accompagnée de tant de respect & d'estime, qu'il ne se contenteroit pas de la mettre au rang de ses premières Favorites, mais qu'il lui vouloit faire porter

le titre de Reine , & lui donner sa foi aux pieds des Autels.

C'est une merveilleuse différence , que celle du rang & du sang , & il n'y a gueres moins d'intervalle entre un Roi & son premier Sujet , qu'entre l'être & le néant.

Négare avant ce discours auroit tenu à grand honneur de se voir entre les bras de Tachmas ; & comme elle n'avoit osé porter son ambition plus loin , elle regardoit ce Prince comme un objet dont la possession étoit capable de remplir tous ses desirs : mais aussi-tôt qu'on lui eût appris les favorables intentions du Sophy , l'espoir glorieux de se voir assise sur le trône de Perse , flatta tellement la vanité de ce jeune cœur , qu'elle oublia , ou du moins crut oublier entièrement Tachmas. Cette pompeuse & éblouissante image de la route-puissance , lui fit dévorer le sceptre par avance ; & toutes les grandeurs qu'elle avoit admirées en son premier Amant , ne lui parurent plus alors que

des ombres, ou que de foibles lumieres qui empruntoient tout leur éclat du Diadème. Elle eut si peu d'empire sur elle-même, qu'elle ne put cacher ses transports devant l'Eunuque : elle lui dit, en affectant une modestie plus convenable à une esclave qu'à une Princesse, que s'il étoit vrai, comme il l'eussuroit, qu'elle eût trouvé grace devant le Sophy, elle recevrait tous ses ordres avec autant de joie que de soumission.

Cependant Tachmas ayant demandé à Allagolikan s'il s'étoit acquitté de sa commission, il lui répondit qu'il n'en avoit pas encore trouvé l'occasion favorable auprès de Seliman, mais qu'il la rechercheroit avec empressement. Ce perfide, qui vouloit envelopper ce Prince dans un malheur sans ressource, & qui craignoit qu'il n'étouffât sa passion quand il apprendroit celle de son frere, lui fit alors un discours des perfections de Négare, il applaudit au choix de Tachmas, & lui dit, que pour lui, s'il étoit né Prince, il auroit consacré tous

les momens de sa vie à un si bel objet.

Il n'y a rien de si touchant pour un Amant, que d'entendre les louanges de ce qu'il aime d'une bouche étrangère, & il n'y a rien aussi qui puisse mieux persuader que son amour s'accorde avec la raison. Toutes les paroles d'Allagolikan furent autant de traits qui firent de nouvelles blessures dans le cœur de Tachmas, & qui s'y enfoncèrent d'autant plus, qu'ils partoient d'un homme en apparence défintéressé. Le Prince ayant recommandé à ce pernicieux confident de parler au plutôt au Roi, alla rendre visite à Négare. Il lui dit qu'il venoit de quitter Allagolikan qui n'avoit pû encore voir le Sophy; mais que si dans deux jours au plus tard il n'en recevoit pas une réponse positive, il franchiroit toute formalité, & qu'il iroit lui-même parler à son frere; que son impatience étoit d'autant plus grande, qu'il sçavoit que les vœux de sa Princesse étoient d'accord avec les siens.

Toutes les puissances de l'ame de Négare se troublèrent à la vue & au discours de Tachmas ; son ambition eût beau lui étaler les charmes du trône , & lui représenter que cette tendresse qui se révoltoit dans son cœur , n'étoit qu'une foiblesse honteuse qu'elle devoit étouffer & sacrifier à sa gloire : l'Empire n'eût plus tant d'appas pour elle , quand elle considéra qu'elle n'y pouvoit montrer qu'aux dépens de sa foi : le malheur , ou le désespoir dans lequel elle voyoit qu'elle alloit faire tomber ce pauvre Amant , lui donna de la pitié , & elle se repentit de s'être déclarée en faveur du Sophy avec tant de précipitation , & sans s'être bien consultée.

L'Amour écartant alors avec son flambeau l'éclat de la majesté suprême , ne lui fit plus voir que les épines de la couronne , & au lieu d'un bonheur solide , elle n'aperçut qu'un phantôme & qu'une illusion, Enfin tous ces mou-
vemens

venemens tumultueux d'orgueil & de vanité disparurent dans son cœur, en aussi peu de temps qu'il y avoit été excité. L'image de toutes les perfections de Tachmas s'offrit à elle avec plus d'appas que jamais ; & comme les vertus nous paroissent tout autres dans ce que nous aimons , que dans une personne indifférente , celles qui étoient communes à ces deux Princes , lui sembloient en Tachmas un corps lumineux, dont le Sophy n'avoit que l'ombre. Elle fut long-temps sans pouvoir répondre au Prince que par des soupirs ; mais dès qu'il l'eut pressée, tout alarmé, de lui expliquer le sujet de sa tristesse, elle lui apprit ce que l'Eunuque lui étoit venu dire de la part du Roi.

Tachmas, comme frappé d'un coup de foudre à cette fatale nouvelle, demeura immobile. Aussi-tôt qu'il fut revenu à soi, il voulut courir tout transporté chez ce ministre qu'il venoit de quitter, pour le punir de sa fourberie & de sa dissimulation.

Mais Négare qui voyoit le péril évi-
dent où son amour l'alloit exposer par
un éclat hors de saison, se jeta au-
devant de lui, & fit parler ses larmes
& ses soupirs d'une manière si touchan-
te, qu'il demeura tout à-coup dé-
saïné.

Comme la Princesse ne connoissoit pas
les mauvaises inclinations d'Allagolikan,
elle s'efforça de le justifier à Tachmas;
elle lui dit que ce Favori ne sçavoit
peut-être rien de la passion du Roi;
ou qu'il ne la lui avoit dissimulée; que
par la crainte qu'il pouvoit raisonna-
blement concevoir qu'il ne s'abandon-
nât à quelque emportement funeste;
& qu'en interprétant son procédé à toute
rigueur, on ne pouvoit l'accuser, que
d'avoir eu trop de zele pour elle, &
de l'avoir voulu voir au Trône: elle
ajouta qu'il falloit cacher avec soin
leur amour au Sophy; qu'il étoit à
propos de recevoir au plutôt Allago-
likan, pour lui recommander le secret
auprès de lui, & l'engager par toutes

sortes de caresses, d'employer toute
soit adresse & tout son crédit pour lui
faire quitter son dessein; que la passion
de Seliman n'étoit peut-être qu'un feu
passager, qui s'éteindroit aussi facile-
ment qu'il s'étoit allumé; qu'elle évi-
roit sa vue autant qu'il lui seroit pos-
sible, & qu'enfin il n'y auroit jamais
que la violence qui pût triompher de
sa fidélité.

Nous n'avons point de passion qui
fasse si souvent succéder l'orage & le
calme tour-à-tour dans notre ame, ni
qui l'agite de tant de mouvemens con-
traires, que l'amour. Tachmas qui
avant ce discours s'étoit enflammé de
colere contre Allagolikan, changea
aussi-tôt son ressentiment en affec-
tion; & son mauvais génie l'aveu-
glant entièrement, il jugea aussi favo-
rablement que la Princesse, des inten-
tions du Favori. Il l'alla trouver, &
par une imprudence que l'amour seul
pouvoit rendre excusable dans un Prin-
ce si éclairé, il lui fournit lui-même des

raisons pour se défendre de sa trahison. Il lui dit qu'il reconnoissoit bien qu'il ne lui avoit caché l'amour du Sophy, que par un excès de zele; mais qu'il le prioit de l'avertir à l'avenir de tout ce qui se passeroit, & qu'il pourroit à cela seul juger de sa fidélité.

Ab Allagolikan, après s'être dévoué au Prince par des promesses frivoles, lui jura par le Ciel & par tout ce qu'il y a de plus sacré, qu'il n'apprendroit rien, dont il ne lui donnât avis aussitôt. Comme il avoit l'esprit pénétrant, & qu'il s'aperçut bien que ce malheureux Amant avoit laissé croître assez sa passion, pour ne la pouvoir jamais étouffer, il jugea à propos de le brouiller avec Négare, pour lui inspirer d'autant plus de haine contre son frere, qu'il lui enlevait le cœur de la Princesse, aussi-bien que sa possession. Feignant donc de se repentir tout-à-coup de son serment, il fit connoître à Tachmas qu'il sçavoit quelque chose d'im-

portant qu'il eût été bien-aise de ne lui pas déclarer. Enfin, après s'être défendu long-temps des prieres du Prince, pour irriter davantage ses desirs, il lui dit qu'il ne devoit pas moins craindre l'inconstance de Négare, que l'amour de Seliman; qu'on lui avoit dit qu'elle avoit appris les desseins du Roi avec tant de joye, & fait paroître tant d'empressement pour lui, qu'il ne doutoit point que l'éclat du Trône ne l'eût ébloui.

Tachmas, tout allarmé, retourna aussitôt chez la Princesse, à qui il ne put cacher les soupirs & la jalousie, & il lui dit même ce qui venoit de l'exciter. Négare, qui naturellement aimoit la sincérité, lui confessa que quand il lui avoit fait une déclaration de son amour, elle ne l'avoit reçu favorablement qu'à cause de ce qu'il étoit, & qu'elle avoit crû ne regarder en lui que son rang; de sorte qu'un Eunuque l'étant depuis venu flatter de l'espoir d'être la femme du Sophy, elle

avoit toujours suivi les mouvemens de son ambition, & qu'elle n'avoit pû se défendre des charmes du Trône; mais que la présence de Tachmas avoit en un moment fait évanouir tout son orgueil; que les larmes qu'elle avoit répandues, & les soupirs qu'elle avoit poussés quand elle l'avoit vû entrer, ne devoient être attribués qu'au regret qu'elle avoit d'avoir témoigné à l'Eunuque de la soumission, & même de la joie pour les ordres du Roi; que depuis qu'il l'avoit quitté, son ambition s'étant voulu ranimer contre son amour, elle avoit souffert tous les combats que ces deux impérieuses & tyranniques passions peuvent exciter dans une ame; que son cœur, après avoir été longtemps déchiré par ces cruelles atteintes, & partagé entre ces deux objets, avoit enfin éteint pour jamais les flammes de l'ambition, pour ne nourrir plus que celle de l'amour; que c'étoit alors qu'elle avoit reconnu la vérité des premières paroles qu'elle lui avoit dit,

qu'elle fermeroît volontiers les yeux à toutes les Couronnes de la terre, pour les ouvrir à ses vertus; qu'il ne falloit point d'autre preuve de son amour, que cet aveu sincere qu'elle lui faisoit, & qui étoit la plus grande marque qu'elle lui en pût donner; & qu'elle attestoît le Saint Prophete, que ni les offres du Trône, ni toutes les persécutions du Sophy, ne seroient jamais capables de détruire dans son cœur l'empire que Tachmas s'y étoit acquis.

Bien que ce discours & ce serment rassurassent le Prince, ils ne purent étouffer entierement sa jalousie, & il jugeoit que comme Négare avoit passé de l'ambition à l'amour, elle pourroit avec la même facilité retourner de l'amour à l'ambition.

Dans ce même temps, Seliman, à qui Allagolikan avoit été conter tout ce qui se passoit, entra brusquement, & commanda à Tachmas de sortir, après lui avoir dit qu'il lui défendoit, sur peine de la vie, de voir ni de parler jamais

à la Princesse qu'il destinoit à son lit. Il fit des reproches à la Princesse de son peu d'amour, & lui remontra que c'étoit mal répondre à l'honneur qu'il lui vouloit faire, que de souffrir d'autres entretiens que le sien; que toutes les beautés de Perse briguerient avec ardeur non-seulement le rang qu'elle alloit tenir, mais même la seule tendresse de leur Roi; qu'elle méritoit qu'il la traitât comme la dernière de ses esclaves, s'il n'avoit égard à son sang. Il ne se contenta pas de lui interdire la vue de son amant, il ordonna à un Eunuque de ne point sortir de sa chambre, & d'épier toutes ses actions pour lui en rendre un compte fidele. Il lui dit en la quittant qu'elle se préparât à recevoir sa foi le lendemain.

Les douleurs extrêmes, & les joies immodérées nous rendent comme insensibles, & il faut qu'elles se relâchent de leurs forces pour nous les faire éprouver. Le discours du Sophy rendit Négare toute interdite, & elle fut long-tems

sans se reconnoître, & sans pouvoir envisager l'état où elle étoit réduite. Quand elle se fut relevée de cet accablement, & qu'elle put ouvrir les yeux, elle n'entrevit qu'une abîme de misères.

Comme nos desirs s'accroissent ordinairement par les obstacles, & qu'ils s'irritent d'autant plus, que la possession de leur objet est difficile; la Princesse ressentit pour Tachmas des redoublemens d'amour d'autant plus grands, qu'elle se représenta qu'elle l'alloit perdre pour jamais. Elle dévorait tous les momens, & il lui sembloit que le soleil précipitât sa course, pour avancer l'heure fatale qui la devoit livrer comme une victime entre les bras du Sophy. Elle avoit beau tourner la vue de tous côtés, elle ne trouvoit rien qui pût flatter sa douleur. La liberté de se plaindre lui étoit même ravie, & elle n'osoit faire éclater ses soupirs, de peur que le Sophy en étant instruit, ne s'en vengeât sur son amant.

Cependant Tachmas, à qui Allago-

likan avoit appris la résolution de Seliman, ne souffroit pas un moindre supplice. Quelques projets que pût former sa grande ame, il se voyoit renfermé dans un palais qui n'étoit rempli que d'Eunuques & d'Esclaves barbares dévoués aux volontés du Sophy. Allagolikan étoit le seul en qui il croyoit pouvoir trouver quelque soulagement.

Comme Tachmas savoit que ce Ministre étoit tout-puissant dans le Palais, il le pria de lui faciliter la vue & l'entretien de la Princesse encore une fois avant le terme funeste qui l'en devoit éloigner pour jamais. Allagolikan y résista long-tems, & lui dit que cela étoit impossible : il lui fit connoître qu'il y alloit non-seulement de sa vie, mais aussi de celles du Prince & de Négare.

Enfin, se voyant pressé de plus en plus par Tachmas, il fit mine de se laisser fléchir à ses prieres, & lui dit que s'il en arrivoit quelque malheur, il ne lui en devoit rien imputer. Il fit croire au Prince qu'il alloit donner or-

dre à un Esclave affidé de les venir promptement avertir, s'il remarquoit que le Sophy voulût sortir; mais c'étoit en effet pour lui faire savoir qu'on avoit corrompu l'Eunuque qui étoit dans la chambre de Négare. Allagolikan revint trouver Tachmas, & ils allèrent ensemble parler à un Eunuque, frere de celui qui étoit dans la chambre de la Princesse; le Prince l'y suivit, & la porte s'ouvrit aussi-tôt que l'Eunuque eut fait entendre sa voix.

Négare ne fut pas peu surprise de revoir encore une fois le Prince: l'amour, la crainte, la joie & la douleur même, agiterent confusément son ame. A peine ces amans infortunés avoient-ils eu le tems de verser des pleurs, & de s'expliquer l'un à l'autre leur mutuelle tendresse par des regards passionnés, qu'ils entendirent un grand bruit comme de plusieurs personnes qui marchoient avec précipitation. L'Eunuque tout troublé courut ouvrir une fausse porte qui rendoit dans l'appartement

de Négare pour faire évader le Prince , mais il fut rudement repoussé par le Sophy qui entra par ce même endroit , & qui le fit empâler sur le champ par d'autres Eunuques qui entroient en foule par l'autre porte, sans avoir voulu souffrir que ce malheureux pût se justifier. Il leur commanda aussi d'étrangler Tachmas , qui écouta cet arrêt sans se troubler , & qui auroit fait paroître un courage encore plus ferme , si on pouvoit abandonner la vie sans regret quand on aime.

La Princesse entendant les cruelles paroles de Séliman se jeta à ses pieds , & par ses cris redoublés & ses larmes , arrêta , ou du moins suspendit l'effet de cet ordre rigoureux que ces barbares étoient déjà tout prêts d'exécuter.

Bégone , qui dans ce moment accourut toute allarmée , voulut joindre ses prières à celles de Négare ; mais comme le Sophy avoit toujours remarqué qu'elle avoit plus d'affection pour Tachmas que pour lui , & que c'étoit le même sujet
qui

qui avoit causé leur querelle, il crut qu'elle avoit été d'intelligence avec eux, & ne la voulut point entendre. Il ne poussa point alors les choses plus loin, mais il fit assez connoître par un front sévère, par des yeux tout pleins de fureur, & par plusieurs branlemens de tête, que la peine qu'il vouloit faire souffrir à cet amant n'étoit que différée. Il fit resserrer Tachmas dans une étroite prison, où le jour ne pénétoit qu'à peine, & posa aux portes de la chambre de Négare ceux de ses Eunuques qu'il crut lui être les plus fideles, avec ordre de n'y laisser entrer qui que ce fût, sur peine d'encourir même disgrâce que leur compagnon. Il sortit ensuite, & s'étant enfermé avec Allagolikan dans un cabinet, il lui conta ce qui venoit d'arriver, & lui demanda ce qu'il jugeoit qu'il dût faire de Tachmas. Allagolikan, faisant paroître une fausse tendresse pour mieux frapper son coup, dit à Séliman que la nature ne lui permettoit pas de faire éclater sa justice

dans toute sa rigueur en cette rencontre. Mais le Sophy lui ordonna de dire ce qu'il pensoit, sans avoir égard à la qualité des personnes ; il lui dit que le Trône étoit au-dessus des tendresses du sang, & que la nature devoit se taire quand il s'agissoit des intérêts du Souverain.

Ce parjure attestant alors le Ciel & le saint Prophète, qu'il alloit parler sans aucune préoccupation de part ni d'autre, remontra à Séliman qu'il étoit d'une extrême importance de ne pas laisser impunie l'injure que lui avoit fait Tachmas ; que la moindre révolte d'un sujet contre les volontés de son Roi, étoit un crime digne de mort ; que comme la passion de Tachmas pour Négare ne s'éteindroit jamais, il chercheroit toutes sortes de moyens pour la satisfaire, que Tachmas étoit capable de tout entreprendre ; que le Prince pouvoit envisager la mort du Roi comme un favorable événement qui lui mettroit la couronne sur la tête ; & la Maîtresse entre

les bras ; que l'exécution n'en étoit pas trop difficile , que puisqu'on avoit déjà séduit un Eunuque , on en pourroit bien encore séduire d'autres ; que Tachmas n'étoit peut-être entré chez Négare que pour examiner avec elle de quelle manière il se pouvoit défaire de lui ; que l'exemple encore tout récent du Sophy Chabas son pere le devoit faire trembler , & lui faire sacrifier à sa sûreté sans scrupule tout ce qui lui étoit suspect ; qu'enfin il jettât les yeux sur les Ottomans leurs voisins , dont la coutume étoit de cimenter leur Trône du sang de leurs freres.

Ce discours empoisonné d'Allagolikan ne fit que trop d'impression sur un cœur qui penchoit déjà vers ces sentimens barbares. Séliman dit à son favori qu'il les trouvoit très-équitables , & qu'il étoit résolu de les suivre. Il ajouta qu'encore que la volonté des Sophis eût toujours servi de seule & souveraine loi à leurs sujets , il étoit bien-aïse pour empêcher son peuple de murmurer , de ne

se point défaire de son frere sans garder quelque formalité à sa mort, & d'appuyer cette résolution de l'opinion de quelques Juges.

Allagolikan ne s'opposa point au desir du Roi, parce qu'il savoit bien qu'il ne trouveroit dans la Cour que trop de personnes corrompues. Il en chercha lui-même six, qui tous lui vendirent aveuglément leur ame, & condamnerent Tachmas de la maniere que Séliman le souhaitoit. La nouvelle de cet arrêt funeste fut soudain répandue dans le palais, & peu de tems après toute la ville d'Ispaham apprit que l'infortuné Tachmas, pour des raisons secretes & importantes, devoit perdre la vie par les mains d'un bourreau. L'appareil de cette exécution se dressa dans une salle du palais, & le Sophy y voulut lui-même assister pour repaître ses yeux d'un spectacle si tragique. Allagolikan résista longtemps à cette envie, parce qu'il craignoit ce qui arriva : mais toutes les remontrances qu'il fit au Roi ne servirent qu'à

irriter ses desirs. La Princesse Bégone courut à la porte de la chambre de Séliman, pour le conjurer par cette vie qu'elle lui avoit donnée, de ne point souiller sa gloire d'un si lâche parricide; mais il ne voulut seulement pas permettre qu'elle entrât, & il commanda à ses Eunuques de la renfermer, de peur d'être attendri par ses cris. L'heure de ce noir sacrifice étant arrivé, on tira Tachmas du cachot où il étoit, pour expier un crime d'amour & de mauvaise politique. Que la voix de la nature est puissante dans un cœur! Qu'il est difficile de se dépouiller entièrement de ses sentimens, & que la présence d'un objet a de force pour les émouvoir!

Quand le Sophy vit son frere accablé de chaînes, ses yeux languissans, & son visage pâle & défiguré, non point par la crainte de la mort, mais par la violence de la passion qui l'agitoit; il eut beau rappeler contre lui toute sa haine & toute sa jalousie; il ne put résister à la pitié dont il se sentit tout-

à-coup saisi , & s'il voulut encore du mal à Tachmas , c'est parce qu'il le trouvoit trop innocent. Il fit surseoir l'exécution , & commanda de renfermer le Prince dans un lieu plus vaste & plus libre que celui où il étoit. La plupart des Juges qui étoient présens ne furent pas fâchés de ce changement , parce qu'ils n'étoient pas intéressés à la mort de ce Prince , mais Allagolikan en ressentit un déplaisir si grand , qu'il en parut même des marques sur son visage. Tachmas s'en aperçut , & ses yeux , que le bandeau de l'amour avoit toujours ouverts , se dessillerent alors pour lui faire voir un traître conjuré contre lui , en celui qu'il avoit crû son ami fidele. Un des Eunuques qui le reconduisoient , voyant bien que l'arrêt de sa mort étoit révoqué , acheva de le détromper pour gagner son affection , & lui dit que c'étoit par l'avis d'Allagolikan , que le Sophy s'étoit porté à cette extrémité.

Cependant Négare étoit agitée d'une

inquiétude plus que mortelle. Mille affreuses craintes déchiroient à tout moment son cœur, & elle se livroit en proie à tous les chagrins dont une ame puisse être dévorée. La mort lui offroit assez de moyens violens de sortir de l'abîme des maux où elle étoit plongée ; mais elle n'osoit disposer d'elle sans savoir le sort de Tachmas, tant il est vrai qu'aux amans les intérêts de ce qu'ils aiment sont plus chers que les leurs propres. Elle tira un Eunuque en particulier, & le pressant de lui apprendre ce qu'il entendoit dire du Prince, lui montra un diamant de grand prix qu'elle avoit au doigt, & qui devoit être la récompense de son service. Cet homme en partie attendri des miseres de la Princesse, en partie attiré par l'offre qu'elle lui faisoit, se résolut de manquer de fidélité à son Roi en cette occasion. Comme il crut qu'il soulageroit l'esprit de Négare s'il la retiroit de l'incertitude où elle étoit, il lui confessa que Tachmas étoit con-

damné à laisser sa tête sur un échafaut, & que peut-être au moment qu'il lui parloit, l'exécution s'en faisoit.

Nous avons naturellement tant d'horreur & d'aversion pour les tourmens, & nous supportons tous nos maux avec tant d'impatience, que nous nous imaginons toujours qu'ils sont extrêmes, & qu'aucun nouvel événement n'est capable de les redoubler : mais nous ne sommes pas long-tems dans cette erreur, & l'expérience nous persuade bientôt du contraire.

Négare croyoit qu'elle souffriroit beaucoup moins si elle étoit instruite du sort de Tachmas, mais elle reconnut bien, quand on le lui eut appris, que ses doutes étoient à préférer à un éclaircissement si funeste ; quand elle se représenta l'image affreuse de son trépas, & que le corps de ce Prince s'offrit à ses regards tout sanglant, & ce visage, & ces yeux où elle s'étoit tant plu à lire des marques d'un amour passionné, voilés d'une éternelle nuit, elle succomba

sous le poids de la douleur. Mais comme il lui restoit assez de sentiment pour songer qu'il étoit peut-être encore assez tems de secourir son amant, elle conjura étroitement le même Eunuque de courir dire au Roi qu'elle avoit quelque chose de grande importance à lui faire savoir avant qu'on ôtât la vie à Tachmas. L'Eunuque ne voulut point se charger de cette commission, quelque promesse que Négare lui pût faire, parce qu'il savoit qu'il y alloit de sa vie : de sorte que la Princesse s'adressa à un autre, à qui elle ne fit pas connoître qu'elle savoit ce qu'on avoit arrêté contre Tachmas, mais lui ordonna seulement d'aller dire au Sophy qu'elle lui vouloit parler. En tout autre tems Séliman auroit fait mourir tous les Eunuques qui étoient dans la chambre de Négare, parce qu'il avoit ordonné qu'on lui cachât avec soin les violentes résolutions qu'il avoit prises contre son frere : mais les mouvemens que la présence de ce Prince venoit d'exciter dans son ame,

ne lui permirent pas de faire réflexion sur le violement de ses ordres.

La Princesse ne l'eut pas plutôt vû entrer, que se jettant à ses pieds, elle lui dit que son propre intérêt l'engageoit à laisser la vie à Tachmas; qu'elle ne parloit point des séditions & des révoltes qui pourroient naître parmi un peuple qui ne supporteroit pas aisément la mort d'un Prince qu'il aimoit, & que l'on condamnoit sur l'accusation d'un crime purement imaginaire; qu'on ne voyoit dans l'histoire que trop d'exemples de ces désordres causés par de pareils sujets; mais que sans s'arrêter à ces considérations, s'il étoit vrai qu'il eût quelque penchant pour elle, il lui devoit accorder cette grace; qu'elle lui promettoit pour récompense d'étouffer entièrement la tendresse qu'elle avoit eue pour Tachmas, & de répondre à toutes ses volontés par une soumission & une complaisance si grande, qu'il douteroit même si elle avoit jamais attaché ses desirs à d'autres qu'à lui : au-

lieu que s'il pouſſoit juſqu'au bout ſa rigueur contre ſon frere, elle n'oſoit lui répondre qu'elle eût aſſez d'empire ſur elle-même pour ne pas haïr celui, qui tout couvert d'un ſang qu'elle auroit aimé, l'auroit contrainte de l'épouſer, comme pour la rendre malgré elle complice de ſon crime.

La Princeſſe n'eut pas de peine à obtenir de Seliman par ce diſcours l'eſſet qu'elle en ſouhaitoit, & l'amour acheva heureuſement ce que la Nature venoit de commencer. Mais comme le Sophy étoit extrêmement jaloux, il dit à Négare qu'il ne lui accorderoit la vie de Tachmas qu'aux conditions qu'elle lui avoit propoſées, c'eſt-à-dire, à la charge qu'elle étoufferoit ſa tendreſſe pour lui, & que le moindre ſoupir qui lui échapperoit ſeroit l'arrêt infaillible & irrévocable de la mort du Prince; qu'elle avoit ſon ſort dans ſes mains, & que c'étoit à elle à bien prendre ſes meſures, ſi elle vouloit qu'il vécut. Il ajouta qu'il lui laiſſoit quinze jours pour

remporter cette victoire sur elle-même, & que pour la lui faciliter, il ne lui permettroit pas qu'elle le vît, ne sçachant que trop combien la présence d'un objet qu'on aime est capable de rallumer une passion presque éteinte.

Il la quitta après ces paroles, & s'étant fait amener son frere, il commanda qu'on lui ôtât les chaînes dont il étoit chargé, & fit mine de se réconcilier avec lui, quoique dans l'ame il conservât toujours contre lui une secrète jalousie.

Tachmas rentra dans sa premiere liberté, & il n'y eut que la vue de Négare qui lui fut interdite. Cependant Allagolikan qui avoit bien vû que Tachmas connoissoit la haine qu'il lui portoit, ne douta point que ce Prince ne s'en voulût venger; c'est pourquoi il résolut de lui faire une guerre ouverte, & lui supposer adroitement de nouveaux crimes auprès du Sophy pour le perdre; & pour en rendre l'accusation moins suspecte, il s'efforça de la faire
porter

porter par Négare , & de rendre cette malheureuse Princesse elle-même la cause de la mort de son Amant. Il inventa donc un artifice qui n'eut qu'un trop funeste succès.

Il y avoit dans le Palais un Esclave de la Princesse Bégone , nommée Sunamire , la plus accomplie de toutes les femmes qui y étoient alors , si nous en exceptons Négare. Elle avoit une beauté qui n'étoit pas commune , & elle avoit une vivacité d'esprit encore plus extraordinaire que sa beauté. Comme Tachmas aimoit les conversations brillantes , il avoit autrefois recherché celle de Sunamire , aussi-bien que celle de Négare avec beaucoup d'assiduité.

Cette ambitieuse esclave s'en étoit tellement prévaluë , qu'elle s'étoit imaginée qu'avec un peu d'adresse ce Prince deviendrait infailliblement sa conquête en peu de temps. Mais elle eut beau faire toutes les démarches nécessaires pour cela , & briguer la tendresse du

Prince par des soupirs tous les jours répétés; soit que Tachmas qui connoissoit encore peu l'amour, ne les entendit pas, soit qu'il voulût bien exprès les mépriser, il n'y répondit jamais que par de l'indifférence, & l'humeur enjouée de Sunamire étoit la seule chose qui l'attiroit auprès d'elle. Quand elle vit, qu'après avoir été si long-temps sourd à ses carresses, il s'étoit enfin attaché à Négare, elle s'abandonna à toute sorte de ressentiment, & par un changement assez ordinaire dans le cœur d'une femme, elle fit succéder à l'amour une impatiente ardeur de se venger; elle avoit conçu une maligne joie, lorsqu'elle avoit sçu que les desseins de ces Amans étoient traversés au moment de leurs plus belles espérances. Toutefois comme il est difficile de vouloir entièrement la perte de ce qu'on a autrefois aimé, & que quand nous le voyons au bord du précipice, nos premières flammes, que nous croyons éteintes, se rallument aisément en sa

faveur , & se révoltent contre les mouvemens de la vengeance qui nous anime. Sunamire ne vit pas plutôt Tachmas en péril de sa vie , qu'elle s'intéressa autant qu'elle pût pour sa délivrance , & sans songer qu'elle découvroit sa passion à sa Rivale , elle conjura la larme à l'œil Négare , qui n'y étoit déjà que trop disposée d'elle-même , d'employer tout le pouvoir qu'elle avoit sur l'esprit du Sophy , pour arrêter le coup qui menaçoit les jours de Tachmas.

Ce Prince , depuis sa réconciliation avec le Roi son frere , comme nous avons déjà dit , n'avoit plus la liberté de voir Négare : ce n'est pas que l'entrée dans l'intérieur du Palais ne lui fût toujours permise ; mais la Princesse étoit resserrée dans un petit appartement particulier , où il n'y avoit que Seliman , Bégone , Sunamire , quelques autres Esclaves , & quelques Eunuques qui pussent entrer. Tachmas retournoit fort souvent voir Sunamire ,

mais c'étoit seulement pour s'entretenir de Négare, & pour lui exprimer par des regrets les plus tendres & les plus touchants du monde, la grandeur de sa passion pour cette Princesse, & le désespoir où il se précipiteroit, aussitôt que Seliman en auroit disposé. Sunamire étoit à la gêne d'entendre tous les jours des discours qui lui perçoient le cœur, mais elle se possédoit encore assez pour cacher sa jalousie au Prince. Elle éludoit adroitement toutes les demandes qu'il lui faisoit de l'état de l'ame de la Princesse, ou si elle se voyoit forcée d'y répondre, elle lui disoit que Négare se résolvoit à donner au Sophy toutes sortes de satisfaction, puis que c'étoit le seul parti qui lui restoit à embrasser. Elle lui conseilloit de prendre des mesures de son côté, & lui remontrait qu'il y avoit dans Ispaham, & même dans le Palais, des personnes qui ne cédoient guères à Négare, ni en beauté ni en esprit, qui feroient gloire de posséder le cœur de Tachmas.

Le Prince qui n'entendoit-que trop ce discours, à tout moment répété, le souffroit avec peine. Enfin un jour ne pouvant plus se retenir, il dit à Sunamire, qu'il voyoit bien où elle en vouloit venir; qu'il avoit toujours cru que son silence la rebuteroit; mais que puisqu'elle le forçoit de s'expliquer, il l'avertissoit qu'il la venoit voir pour recevoir d'elle quelque consolation, & pour apprendre des nouvelles de Négare, & non pas pour outrager la Princesse par une lâche inconstance, & qu'il tiendrait toujours pour ses plus grands ennemis ceux qui lui conseilleroient une infidélité. Il la quitta après ces paroles, & la laissa couverte de honte & de confusion.

Ce fut alors que cette fiere Esclave étouffant pour jamais dans son cœur les feux de l'amour, y alluma de nouveau ceux de la vengeance, & qu'elle s'anima aveuglément à la perte de Tachmas.

Allagolikan sçavoit tout ce qui se passoit dans l'intérieur du Palais, par

le moyen de plusieurs Eunuques qu'il avoit gagnés à force d'argent. Il y en avoit un entr'autre nommé Métardaout, en qui il avoit une entière confiance, & dans le cœur duquel il versoit tous ses secrets. Métardaout étoit un homme assez spirituel, il étoit dissimulé, & son humeur répondoit à celle d'Allagolikan, il commandoit à plusieurs autres Eunuques. Comme il se rendoit fort officieux & fort complaisant, il s'attiroit l'amitié de toutes les Dames. Sunamire, sur toutes, lui donnoit souvent des marques de son affection, & elle souffroit qu'il lui parlât avec une entière liberté.

Cet Eunuque, d'un endroit où il s'étoit caché, avoit entendu tout l'entretien qu'elle avoit eu avec Tachmas. Il eut assez de hardiesse pour le lui dire après que le Prince fut sorti, & s'offrit de la venger. Sunamire qui ne put pas le démentir, accepta ses offres, & Métardaout lui dit qu'il en alloit parler à Allagolikan, qu'il savoit être l'en-

nemi irréconciliable du Prince. Allagolikan apprit avec joie que Sunamire seroit d'intelligence avec lui pour perdre Tachmas.

Il dit à l'Eunuque de lui aller proposer un moyen qu'il lui expliqua ; mais comme il n'enveloppoit point dans la ruse Négare , que Sunamire ne haïssoit pas moins que le Prince , elle ne voulut point entendre à cette proposition. Allagolikan qui vouloit profiter de cette occasion , & qui craignoit que Sunamire ne persistât pas long-tems dans sa haine , se fâcha contre Métardaout , & l'accusa de ne s'être pas bien expliqué avec elle.

Peu s'en fallut qu'il n'allât lui-même dans l'intérieur du Palais lui parler : mais comme il se souvenoit toujours que toute sa faveur ne le pourroit pas défendre des rigueurs du Sophy , s'il violoit ses ordres , & que l'entrée de ce lieu à tous autres hommes qu'aux Princes leur avoit toujours coûté la vie , il se contenta de renvoyer Métardaout ,

à qui il enjoignit expressement de dire à Sunamire que le moyen dont il vouloit se servir étoit plus assuré pour perdre Négare, aussi-bien que Tachmas, & qu'on ne la pouvoit frapper par un endroit plus sensible que de lui faire croire que le Prince lui étoit infidele. Sunamire, après avoir goûté les raisons de l'Eunuque, consentit à tout ce qu'Al-lagolikan exigeoit d'elle.

Métardaout, pour disposer la Princesse à ce qu'il desiroit, l'entendant un jour soupirer en secret, lui dit tout bas qu'elle ne devoit pas tant pleurer la perte d'un inconstant, & que le Prince Tachmas la voyant destinée au Roi, avoit depuis quelques jours tourné toutes ses pensées & tous ses vœux du côté de Sunamire. C'est une étrange passion que la jalousie, & il faut avouer que quand elle répand son venin dans une ame, elle lui fait produire de funestes effets. La raison avoit beau dicter à Négare que le Prince ne pouvant plus être à elle, il étoit juste qu'il cherchât quel-

qu'autre attachement , puisque s'il étoit demeuré indifférent , il auroit donné un nouvel ombrage au Sophy ; elle ne pouvoit souffrir qu'une autre s'emparât d'un cœur qu'elle ne pouvoit posséder. Le discours de Métardaout lui donna de mortelles allarmes , & elle le trouva d'autant plus vraisemblable , qu'elle savoit que Tachmas , qui s'étoit autrefois plû à entretenir Sunamire , recommençoit ses visites avec plus d'assiduité que jamais.

Cette méchante fille entra le lendemain dans la chambre de Négare , & la Princesse qui sentoit croître son dépit par la présence de cet objet odieux , ne put s'empêcher de lui dire qu'elle étoit bienheureuse de posséder les affections du Prince Tachmas. Sunamire répondit que cela ne la devoit pas mettre en peine , puisqu'elle n'y avoit plus d'intérêt , & qu'elle ne devoit plus vivre que pour Séliman ; elle accompagna ces paroles d'un souris malicieux & forcé , & sortit aussi-tôt de la chambre de Négare.

L'infortunée Princesse ne douta plus de l'infidélité de son amant, & elle se repentit de lui avoir conservé la vie, dont elle ne croyoit pas qu'il se serviroit pour l'outrager. Quelque tems après, un Eunuque, créature d'Allagolikan & de Métardaout entra dans sa chambre tenant un billet en sa main. Négare lui ayant demandé ce qu'il souhaitoit avec ce billet, il dit qu'il cherchoit Sunamire pour le lui rendre de la part du Prince Tachmas. La Princesse le pria de le lui montrer; ce qu'ayant refusé pour l'éloigner de tous soupçons, elle le lui arracha, & s'enferma promptement dans un cabinet pour le voir: mais que devint-elle quand elle y lut ces paroles.

J'ai mieux aimé vous écrire que de vous aller voir, parce que je crains que des visites si fréquentes ne donnent de l'ombrage. Ne résistez plus, Sunamire, à la proposition que je vous ai faite, de vous mettre la Couronne de Perse sur la tête, si vous voulez bien vous servir

d'un artifice que je vous dirai pour nous défaire de Séliman, & n'appréhendez pas que je garde encore aucun souvenir de Négare, puisque je dois oublier entièrement une personne qui ne s'est employée à la conservation de mes jours, qu'afin que j'eusse le déplaisir de la voir entre les bras d'un autre.

Le Prince TACHMAS.

Il y avoit cent choses qui pouvoient faire douter Négare de la vérité de cet écrit, & elle devoit croire que le Prince avoit trop de prudence, pour confier au papier, à la foi d'un Eunuque des desseins si importants & si dangereux, quand sa vertu ne l'auroit pas empêché de les former; mais elle étoit trop aveuglée de sa jalousie, pour ouvrir les yeux sur de pareilles considérations. Elle suivit tous les transports de cette malheureuse passion; & pour faire avorter l'entreprise du Prince, & empêcher sa rivale de jouir d'un bien qu'elle se croyoit dû, elle envoya avertir Séliman qu'elle avoit

quelque chose d'une extrême conséquence à lui communiquer.

Aussi-tôt qu'il fut entré, elle lui montra le billet. Séliman à cet objet fut transporté de rage. Il fit venir Sunamire, sur qui la Princesse vouloit faire tomber une partie de l'accusation; mais cette Esclave artificieuse, qui avoua que Tachmas lui avoit fait connoître qu'il avoit de mauvaises intentions contre le Sophy, protesta hautement qu'elle y avoit résisté, comme le billet en faisoit foi; & que si l'Eunuque le lui avoit rendu, elle en auroit aussi-tôt donné avis au Roi; de sorte que Séliman qui haïssoit toujours son frere, & qui auroit été fâché d'être détrompé, tourna toute sa fureur contre lui. Il laissa le billet à Négare, afin qu'elle s'en servît pour achever de dompter sa passion, si elle n'étoit pas encore éteinte, & sortit de chez elle avec des regards terribles.

Il fit venir Allagolikan à qui il conta ce qu'il venoit d'apprendre. Le favori feignant une grande surprise, dit qu'il
ne

ne s'en devoit prendre qu'à la facilité qu'il avoit eu de pardonner à son frere : sur quoi Séliman jura que ce second crime ne demeureroit pas impuni comme le premier.

Cependant Tachmas , qui ne savoit rien de la conspiration qu'on tramoit contre lui , mais qui connoissoit le méchant naturel d'Allagolikan , & qui ne doutoit pas que Sunamire irritée de ses dernieres paroles , ne formât de mauvais desseins contre lui , & contre Négare , en voulut donner avis à la Princesse. Il lui envoya le même Eunuque qui lui avoit appris la haine du Favori. L'Eunuque entra dans la chambre de Négare un moment après que Séliman en fut sorti ; il la tira en particulier , & lui coula dans la main un billet , qu'il lui dit que Tachmas le venoit charger de lui apporter. Négare entra aussi-tôt dans un cabinet : tous ses esprits se troublerent , & voulant voir le billet , elle sentit sa curiosité puissamment combattue par de secrets remords , & par de

cruelles appréhensions d'y trouver l'arrêt de sa condamnation. A peine l'eut-elle ouvert, qu'y remarquant le véritable caractère du Prince, elle tira promptement de sa poche celui qu'elle avoit montré à Séliman; & les ayant confrontés ensemble, elle n'y trouva que trop de différence, pour reconnoître que le premier étoit supposé; mais elle en fut encore plus éclaircie, quand elle lût ces paroles dans le dernier.

J'ai appris qu'Allagolikan, que j'avois toujours crû attaché à mes intérêts, est le plus grand de mes ennemis. C'est pourquoi s'il vous reste encore quelque souvenir du malheureux Tachmas, n'en faites rien paroître devant les créatures de ce Ministre, & déshérez-vous, Négare, de tout ce qui viendra de sa part, aussi bien que de Sunamire, qui nous veut tant de mal, pour des raisons qu'il n'est pas besoin de vous dire, & que vous pouvez bien vous imaginer.

Le Prince TACHMAS.

La Princesse n'eut pas plutôt lû ce Billet , qu'elle tomba évanouie ; tous ses sens l'abandonnerent , & une horreur mortelle lui glaça le cœur. Son visage fut voilé des pâles ombres de la mort , & ses yeux ne purent pas même trouver de larmes , pour montrer qu'ils étoient encore animés. Elle demeura long-temps dans cette insensibilité , & ce fut le plus heureux état où elle se vit le reste de sa vie. Quand elle eut recouvré assez de force pour sentir son mal , elle fit plusieurs vains efforts pour s'écrier , & sa voix demeura toujours étouffée par la violence de la douleur. Son imagination ne fut remplie que d'objets affreux , que de l'image de Tachmas , qui tout baigné dans son sang , venoit lui reprocher sa mort , & le funeste aveuglement de sa jalousie. Elle rentra dans sa chambre , & d'une voix interrompue de sanglots , pria l'Eunuque qui lui avoit rendu le Billet de courir chez le Sophy , lui dire qu'elle avoit encore quelque chose à lui déclarer qui n'étoit pas de moindre impor-

tance que celle qu'elle lui avoit appris.

Séliman retourna chez Négare ; mais aussi-tôt qu'il eut vû qu'il vouloit justifier le Prince , il attribua ce changement précipité à son amour , il ne la voulut pas entendre , & lui dit en sortant brusquement , que quand Tachmas ne seroit point coupable , ces marques éclatantes d'une affection passionnée pour lui qu'elle faisoit paroître suffiroient pour le perdre. Il ordonna aux Eunuques de ne la point laisser sortir de sa chambre , non plus que la Princesse Bégone qui y venoit d'entrer ; il fit mettre Tachmas dans une étroite prison , & en donna la conduite à Allagolikan.

Le Prince , qui sans sçavoir de quoi on l'accusoit , vit pourtant bien que c'étoit un coup du Ministre , lui fit quelques reproches ; mais ce perfide lui répondit insolemment , qu'il exécutoit les ordres du Sophy , chez qui il retourna.

Seliman fit venir quelques personnes de son conseil , pour délibérer du sort

de son frere : Allagolikan qui parla le premier , opina la mort. Quelques-uns le suivirent ; mais il y en eut qui remontrèrent au Sophy avec tant de force , qu'il étoit dangereux pour lui , de faire mourir le prince , & qu'il suffiroit de s'en assurer , que malgré toute l'animosité du Favori , il fut résolu que Tachmas vivroit. Séliman voulut pourtant qu'il reçût une peine afflictive , & comme il songeoit au genre du supplice , Allagolikan lui proposa de faire crever les yeux à son frere. Il lui représenta que comme c'étoit par l'aveu de Négare qu'il s'étoit rendu le rival de son Roi , c'étoit là le moyen de venger l'amour aussi bien que le Trône , & de mettre Tachmas en état de ne pouvoir jamais rien attendre de part ni d'autre.

Le barbare Séliman loua cet avis , & ce cruel arrêt fut aussi-tôt prononcé contre ce malheureux Prince. Le Favori eut ordre de le conduire au supplice ; & le Roi , de peur d'être encore

une foi attendri en le voyant , n'y voulut plus être présent.

Allagolikan , dans l'impatience qu'il avoit de faire sentir à Tachmas les effets de sa rage , fit dresser avec précipitation un échafaud dans la même salle qu'on avoit déjà voulu arroser de cet illustre sang.

Ce fut alors que ce Prince , qui sous le Sophy Chabas son pere avoit porté l'effroi de ses armes dans toute l'Asie , & fait trembler les Ottomans jusques dans le Sérail ; ce Prince , qui avoit un million d'ames à sa dévotion , & dont toute son armée ne chérissoit pas moins les vertus , qu'elle respectoit sa puissance ; ce Prince enfin pour qui tous ses Soldats se seroient estimés bien heureux de verser leur sang , se vit abandonné à la fureur d'un perfide , sans que personne osât rien entreprendre pour sa défense ; tant il est vrai que la fortune règle les amitiés de la plûpart des hommes. Il ne lui échappa aucune plainte , mais comme il eut demandé de quoi

il étoit accusé, & qu'on lui eut répondu d'avoir conspiré contre le Roi, il conjura le Ciel de faire bientôt éclater son innocence, & de ne point laisser une trahison si noire impunie.

Cependant la Princesse Négare livroit son ame aux plus cruels atteintes de la douleur; & le plus doux objet que son imagination lui pût représenter, étoit celui du désespoir; elle entendoit dire à tout moment que Tachmas étoit entre les mains du Bourreau, & il y eut même quelques Eunuques, qui, mal instruits de la vérité, lui assurerent qu'il venoit de perdre la vie, de sorte qu'elle vit bien qu'il étoit temps de recourir aux remèdes extrêmes, & de finir par le poison ses misères, à l'exemple de la Princesse Bégone qui étoit avec elle.

Le Sophy agité de divers remords, voulut aller dans l'intérieur du Palais pour dissiper, par la conversation des Dames, cette humeur noire dont son ame étoit remplie. A peine fut-il entré chez Négare, qu'il vit tomber sa mere

toute pâle , & ayant le front couvert des sueurs de la mort. Il s'approcha pour la secourir , mais s'étant retourné à quelque bruit qu'il avoit entendu , il apperçut la malheureuse Princesse dans le même état que Bégone , & qui faisant un dernier effort pour disposer du dernier moment de sa vie , proféra en exprimant le nom de Tachmas.

Dans ce même temps Sunamire se vint présenter devant Seliman , & lui dit que Tachmas étoit innocent , que le billet qu'on lui avoit supposé étoit un artifice d'Allagolikan , avec qui elle avoit été d'intelligence , & qu'elle n'ignoroit pas ce qu'elle méritoit. En achevant ces paroles , d'un poignard qu'elle tira de dessous sa robbe , elle s'ouvrit le sein , & tomba baignée dans son sang auprès de Négare.

Le Sophy envoya promptement dire à Allagolikan qu'on fursît l'exécution ; mais il n'étoit plus temps , & ce cruel avoit eu trop de soin d'assouvir sa haine.

L'infortuné Tachmas ayant appris ce qui venoit d'arriver dans l'intérieur du Palais, pleura avec des larmes de sang la perte de sa mere & de sa maîtresse, & jamais l'amour & la Nature ne tirèrent ensemble tant de regrets d'une ame qu'en cette funeste occasion.

Séliman, dont la jalousie s'éteignit par des accidents si tragiques, entra dans une furieuse colere contre Allagolikan; il le fit étrangler à ses yeux, & voulut du moins que ce traître reçût à son tour la juste punition de ses crimes.

F I N.

